

LA MARINE DES ANCIENS

LES TYRANS DE SYRACUSE

PAR LE VICE-AMIRAL JEAN-PIERRE E. JURIEN DE LA GRAVIÈRE
MEMBRE DE L'INSTITUT.

PARIS - 1887.

CHAPITRE PREMIER — Les quinquérèmes.

CHAPITRE II — Les débuts de Denys l'Ancien.

CHAPITRE III — Le siège de Motye.

CHAPITRE IV — Destruction de l'armée d'Imilcon.

CHAPITRE V — Les derniers jours de Denys l'Ancien.

CHAPITRE VI — L'anarchie sicilienne et l'avènement d'Agathocle.

CHAPITRE VII — Solution nouvelle du problème de la trirème antique.

CHAPITRE VIII — L'expédition d'Agathocle en Libye.

CHAPITRE IX — L'abus de la victoire.

CHAPITRE X — Les leçons d'Agathocle.

CHAPITRE PREMIER — LES QUINQUÉRÈMES.

La quinquérème est le vaisseau de ligne de l'antiquité ; elle n'emploie pas moins de trois cents rameurs. La première quinquérème fut construite à Syracuse, en l'année 399 avant Jésus-Christ, par ordre de Denys le Tyran. On attribue généralement à Corinthe l'honneur d'avoir mis en mer la première trière ; Syracuse, colonie corinthienne, ne peut revendiquer que la gloire d'avoir augmenté les dimensions du navire de combat. Ce fut une gloire peut-être ; était-ce bien un avantage ? Toute plage pouvait servir de port à la trière ; la quinquérème ne gravissait pas avec la même facilité le talus. Surprise parla tempête, elle ne savait plus où se réfugier. Aussi les naufrages vont-ils prendre des proportions énormes : les combats, il est vrai, seront plus décisifs. Sur la question des quinquérèmes, je ne me crois pas tenu de montrer les ménagements qui ont suspendu l'expression de mon opinion lorsqu'il s'agissait des trières ; j'arbore ici, dès le début, mon pavillon. La quinquérème est pour moi une galère sur laquelle chaque aviron se trouve manœuvré par cinq rameurs. Entre le vaisseau qui part, l'an 398 avant notre ère, pour Locres, chargé d'en ramener à Syracuse la fiancée de Denys l'Ancien, la future mère de Denys le Jeune, et la *réale* que le régent de France envoie, au mois de mai 1720, conduire de Marseille à Gènes sa fille, mademoiselle de Valois, fiancée au prince héréditaire de Modène, mon esprit ne découvre pas de différence. Je partage complètement, au sujet des vaisseaux longs des anciens, l'avis d'un éminent critique du dix-huitième siècle, M. Deslandes : Si des étages eussent été couverts l'un par l'autre, comme ceux d'une maison, en ne donnant pour chaque étage que quatre pieds et demi de hauteur, la quinquérème aurait eu vingt-deux pieds et demi d'œuvres mortes ; les rames les plus élevées auraient dû sortir de cinquante pieds pour porter dans l'eau. A ce chiffre il faut ajouter la partie intérieure qui eût été le tiers de la partie extérieure ; — soit dix-sept pieds environ. — La longueur totale de la rame eût donc été de soixante-sept pieds. Les rames de nos plus grandes galères n'ont jamais dépassé trente-six ou quarante pieds.

La marine des quinquérèmes n'est pas une marine démocratique ; on pourrait l'appeler à juste titre la marine des patriciens et des despotes. Le cardinal-duc, — c'est ainsi qu'on désignait encore dans nos arsenaux, à la fin du dix-septième siècle, l'incomparable ministre de Louis XIII, — imita l'exemple du tyran de Sicile. Trois ou quatre rameurs maniant une seule rame ne lui parurent pas, pour les galères du Roy, un armement suffisant ; il lui fallut cinq rameurs au moins pour les galères subtiles, six pour les patronnes et sept pour les réales. Un état - conservé dans nos archives, et qui porte la date de 1639, alloue au cardinal 48.000 livres pour l'entretien d'une galère *septirame* qui n'était ci-devant que *quinquérème*. Le même état attribue 42.670 livres à Charles Daumont, seigneur de Chappes, capitaine ordonné pour commander la galère la *Régine*, appartenant à la Royne, mère du Roy, pour l'entretien de ladite galère *sextirame* qui n'était en devant que *quatrirame*. Les capitaines des galères subtiles, devenues de *quatrirames quinquérames*, reçurent également un notable accroissement de solde ; 32.000 livres par an leur furent assignées pour l'entretien d'un navire qui, outre les gens de guerre, dut comprendre, à dater de ce jour, un équipage de trois cents rameurs au moins. La chiourme des réales, galères de vingt-neuf bancs et de quarante-cinq mètres de longueur, se trouve

portée par le même édit au chiffre de quatre cent vingt hommes. Je n'imagine pas que le tyran Denys, quand il se proposa d'introduire un type nouveau dans la composition de sa flotte, ait fait faire un progrès d'autre sorte à la vieille architecture navale. Ses quinquérèmes ou pentères ne furent probablement que des trières agrandies. Le nom qu'il leur donna indique bien, à mon sens, la portée de la modification : la forme du navire ne fut point altérée ; il n'y eut de changé que les dimensions de la coque et la force numérique des équipages.

. Nous connaissons, à un homme près, l'effectif des galères modernes. Cet effectif nous permettra de juger, par un rapprochement très plausible, de l'armement que dût affecter Denys l'Ancien à ses quinquérèmes. Lorsqu'au mois d'août.1752, une escadre de quatre galères commandée par le chevalier de Cernay reçut une mission analogue à celle qu'avait accomplie, au mois de mai 1720, le chevalier d'Orléans, fils naturel du régent, grand prieur de France, abbé d'Hautevilliers et général des galères, de l'année 1716 à l'année 1748, une revue administrative eut lieu dans le port d'Antibes. Sur la galère *la Reyne*, destinée à transporter S. M. l'infante duchesse de Parme, se trouvait alors embarqué, outre le chevalier de Cernay, chef d'escadre, le capitaine même de la galère, M. le chevalier de Glandevès. L'état-major se composait de 3 lieutenants et de 3 enseignes, de 3 écrivains ou commis, d'un aumônier, d'un chirurgien et de 17 gardes de la marine. L'équipage comprenait 33 officiers marinières, 5 tambours et hautbois, 73 matelots, 19 domestiques, 79 soldats, 11 pertuisaniers, 11 proyers ou mousses ; la chiourme employait 403 rameurs — 363 forçats et 40 Turcs. — Fixé au chiffre de 665 hommes, l'effectif total de cette septirame était donc à peine inférieur à l'effectif de nos grandes frégates cuirassées. La *Brave*, la *Hardie*, la *Duchesse*, n'étaient que des quinquérèmes ; 453 hommes, dont 266 forçats, occupaient les bancs de ces galères subtiles et en garnissaient les arbalétrières. Ainsi donc, on le voit, pour ramener de Gênes à Antibes Madame Royale et sa suite composée de quarante-neuf personnes, parmi lesquelles nous ne remarquerons pas sans quelque étonnement un médecin accoucheur et un chirurgien-dentiste, il ne fallut pas, en un temps où nos finances étaient loin d'être prospères, mettre en mouvement moins de deux mille trente hommes. C'est à peine si, aux jours de notre suprême richesse, on nous vit déployer plus de pompe lorsque nous envoyâmes, en l'année 1859, pour l'escorter de Gênes à Marseille, deux vaisseaux de quatre-vingt-dix et une frégate de cinquante-deux canons au-devant de la jeune princesse que nous confiait l'illustre maison de Savoie.

Quinquérèmes et vaisseaux à vapeur sont aujourd'hui de vieilles lunes. En 1752, les quinquérèmes chantaient leur chant du cygne et donnaient à regret leur dernier coup d'aviron. Les demi-galères, les galiotes à quinze bancs, ces trières modernes particulièrement chères aux Barbaresques, survécurent quelque temps encore aux massives réales. A vrai dire, je crois qu'elles méritaient bien quelque peu de leur survivre. Tout aussi agiles et plus manœuvrantes ; elles rendaient surtout à moins de frais les services qu'on avait conservé l'habitude de demander, en de rares occasions, aux galères. Qui sait si même, au point de vue du combat, la construction de la quinquérème et surtout celle de ses dérivées, l'octère et la décère, ne fut pas une faute ? L'étude approfondie de la bataille d'Actium nous servirait peut-être à éclaircir ce point.

Tout est à méditer, dans la guerre navale, surtout à une époque de révolution scientifique. Dieu veuille que l'avenir ne réserve pas à nos monstrueux léviathans quelque leçon semblable à celle, qui fut infligée à la flotte d'Antoine par les liburnes d'Octave !

CHAPITRE II. — LES DÉBUTS DE DENYS L'ANCIEN.

Quand on se propose de faire grand, on s'expose à faire quelquefois démesuré. Le génie n'est-il pas, par lui-même, une exagération ? Aussi le législateur antique ne le considérait-il que comme un germe périlleux destiné à faire éclater tôt ou tard la cité. Les grands hommes, prétendait Solon, sont la ruine d'un État. C'est pour maintenir dans la cité de Minerve une sorte de végétation rabougrie que ce prudent esprit inventa l'ostracisme. Le résultat, par bonheur, ne répondit point complètement à son attente. L'ostracisme ne fonctionnait pas, comme l'élection, à des époques prévues et déterminées d'avance ; il fallait que quelque orateur prit sur lui d'en venir réclamer l'application. Ne vous semble-t-il pas, disait cet amant jaloux de l'égalité au peuple devenu plus que jamais attentif à sa harangue, qu'il y a déjà bien longtemps que nous avons émondé notre jardin ? J'aperçois d'ici plus d'une tige ambitieuse qui m'inquiète ; un bon coup de faux, suivant moi, ne gâterait rien. Sur cette motion, presque invariablement accueillie, les prytanes convoquaient d'urgence les tribus ; les hérauts couraient sur les bords du Céphise, sur le penchant méridional du Parnès, arrachaient les cultivateurs à l'exploitation de leurs terres, à la surveillance de leurs ruches, de leurs plantations de vignes ou d'oliviers, et les poussaient tout haletants vers Athènes. Qui bannissons-nous aujourd'hui pour cinq ans ? Chacun prenait une coquille, un tesson de terre cuite, et y inscrivait le nom du citoyen dont il jugeait essentiel de débarrasser momentanément la communauté. Au centre de l'Agora se trouvait ménagé un espace circulaire qu'entourait une grille ; dans l'intérieur de cette urne gigantesque les votants sont venus jeter l'un après l'autre leur bulletin ; c'est aux magistrats maintenant de compter les suffrages. Y en a-t-il six mille ? le peuple est en nombre pour prononcer son arrêt. Au-dessous de ce chiffre, le vote serait nul. Le triage s'opère, le nom du banni est proclamé. Les envieux respirent, et la cité est sauvée.

Voilà, en vérité, une belle, législation ! Le peuple de Syracuse eut un instant l'idée de se l'approprier ; il fit seulement l'économie des tessons. Ce fut tout simplement sur des feuilles d'olivier qu'à Syracuse on écrivit le nom du citoyen éminent dont l'heure était venue de rabaisser l'orgueil en lui faisant connaître les amertumes de l'exil. Le *pétalisme* était une institution d'origine étrangère ; il ne réussit pas à s'acclimater en Sicile. Tout ce qui avait quelque indépendance de fortune, quelque valeur morale, s'éloigna des affaires publiques ; l'administration de l'État passa aux mains des sycophantes et des démagogues. Bientôt il n'y eut plus de sécurité pour personne, plus de stabilité pour les institutions ; le désordre, en quelques années, fut au comble. Les Syracusains se ravisèrent, et, en l'an 454 avant Jésus-Christ, ils prirent le parti de choisir entre deux maux le moindre ; ils se résignèrent à garder leurs grands hommes. Les Athéniens furent plus tenaces. Si l'ostracisme ne se fût égaré, en l'année 416, sur Hyperbolos, Athènes n'eût probablement pas renoncé de sitôt à ce procédé sommaire d'exclusion qui flattait si bien ses penchants jaloux. Tant que la loi de Solon n'atteignit que des Aristide, des Cimon, la malveillance y trouva son compte ; lorsqu'on la vit frapper un éhonté, dit Plutarque, un pervers dédaigneux de l'opinion jusqu'à demeurer insensible à l'infamie, on craignit que le but ne finit par être dépassé. L'ostracisme se discréditait. Qui voudrait donc encore se charger des vilaines besognes ? qui viendrait désormais humilier, calomnier les meilleurs citoyens ? Traité en grand homme, Hyperbolos se rengorge. Soupçonnerait-on par hasard ce turbulent fabricant de lanternes d'aspirer à la

tyrannie ? On le croit donc de taille à jouer le rôle d'un Pisistrate ? Et pourquoi pas, après tout ? Syracuse, presque à la même époque, ne se courbe-t-elle pas sous le joug d'un scribe avant de subir celui d'un potier ? Je ne trouve pas juste, quant à moi, de chicaner sur son origine l'homme assez heureux pour justifier par de réels services son élévation. Qu'il s'appelle Masaniello, Ivan IV ou Denys, du moment qu'il chassé l'étranger, je l'absous. Je n'ai pas, vous pouvez m'en croire, un goût beaucoup plus vif qu'Harmodius ou qu'Aristogiton pour la tyrannie ; mais quand le ciel se couvre, quand la mer, sourdement gonflée, grossit et se soulève, je ne me sens guère à l'aise sur un navire [qui navigue à la part](#). Denys l'Ancien et Ivan le Terrible ont exercé le pouvoir dans un jour de tempête : il est fort heureux qu'ils n'aient pas permis au premier venu de porter la main sur le gouvernail.

Que les hordes affamées viennent du désert ou du pays des neiges, béni soit celui- qui les tient à l'écart ! [En Sicile](#), dit Homère, [l'orge et le froment n'attendent pas la semaille pour donner leurs moissons](#). La Libye ne reçut pas des dieux le même privilège. Les vastes plaines qui confinent à l'Atlas étaient encore incultes quand les Carthaginois se jetèrent comme une nuée de sauterelles, vers l'année 480 avant notre ère, sur l'île des Sicanes, sur cette île si prodigieusement fécondé, dont les colonies grecques se contentaient d'occuper les gords. Ils y débarquèrent au nombre de trois cent mille hommes, affirme un historien, de cent mille seulement', prétend un autre auteur. Gélon les extermina. La Sicile n'en vécut pas moins, à dater de ce jour, sous la menace constante de quelque irruption désastreuse. Pour assaillir l'opulent territoire, les Carthaginois n'avaient qu'un détroit large à peine de soixante-dix-sept milles marins à franchir. Ces colons de la Phénicie se trouvaient en possession de la plus magnifique flotte de transport qui eût jamais existé ; ils étaient infiniment moins riches en navires de combat. La hardiesse même de leurs entreprises commerciales les inclinait vers la marine à voiles. Ce n'est pas avec des trières qu'ils seraient allés chercher l'argent de l'Ibérie et l'étain des Iles Britanniques. En mesure de verser à tout instant l'Afrique sur la Sicile, de charger sur deux mille vaisseaux leurs chars, leurs cavaliers, leurs machines de guerre, les Carthaginois demeuraient à court quand il leur fallait escorter ces immenses convois. Les grandes navigations ne forment pas des rameurs, et Carthage, sur ce point, fut longtemps inférieure aux villes de la Trinacrie. Fort heureusement pour le succès des armes carthagoises, ces villes, fondées par des migrations venues de diverses parties de la Grèce, vivaient fort divisées. Égeste avait appelé les Athéniens à son aide ; quand les Athéniens eurent été battus, elle sollicita l'intervention de Carthage. En l'année 409, le fils de Giscon détruisit Sélinonte et Himère. Trois ans, après, ce fut sous les murs d'Agrigente que le même général débarqua son armée. Il arriva d'Afrique avec une innombrable horde de Libyens, de Phéniciens, de Numides, de Maures, d'habitants de la Cyrénaïque et d'Ibères. Agrigente était une ville de deux cent mille âmes ; les Carthaginois l'assiégèrent huit mois avant de la prendre. Le fils de Giscon succomba, durant ce long siège, à une maladie contagieuse ; son collègue, Imilcon, réduisit l'infortunée cité, dont les ruines attestent encore l'effroyable catastrophe et la magnificence.

Le désastre d'Agrigente répandit l'effroi dans toute la Sicile. Ce n'était plus pour la liberté, c'était pour la vie qu'il fallait désormais combattre. La cruauté punique était un bien autre danger que l'ambition athénienne. La paix a ses douceurs ; quand elle conduit les hommes au supplice de la croix, les femmes au déshonneur, les enfants à l'esclavage, on est tenté de la rendre responsable des calamités imprévues qu'une génération plus imbue de l'esprit militaire eût peut-

être réussi à conjurer. Les plus fortes murailles, — l'exemple d'Agrigente en faisait foi, — ne procurent qu'une sécurité précaire. Agrigente expirait étouffée dans son luxe ; le caporalisme de Sparte l'aurait très probablement sauvée. Dès la première annonce du péril, c'était à Sparte que la malheureuse ville avait demandé des généraux ; les généraux que Sparte lui envoya la défendirent avec indifférence. La haine d'Athènes, en l'année 416, stimulait leur zèle ; la république oligarchique des Carthaginois ne leur faisait même pas ombrage. S'ils eussent écouté leurs sympathies secrètes, ce n'est assurément pas du côté de la démocratie sicilienne que leur instinct les aurait rangés. Le danger touchait de plus près Syracuse, et cependant Syracuse ne sut pas complètement oublier qu'aux jours où Nicias campait sous ses murs, Agrigente avait paru sourire à sa ruine prochaine. Les Syracusains se portèrent donc sans la moindre ardeur au secours de la grande cité rivale. L'épouvante causée par la férocité d'Imilcon leur ouvrit enfin les yeux et leur fit comprendre toute l'imprudence de leur égoïsme. Le peuple alors se souvint- d'Hermocrate. On peut éteindre à plaisir un flambeau et le rallumer ; il faut y regarder à deux fois avant de supprimer un grand homme. Les larmes et les regrets ne le rappelleront pas à la vie. Tous les partisans de l'illustre patriote, par bonheur, n'avaient pas été enveloppés dans son destin funeste. Le plus jeune et non pas le moins énergique, Denys, s'était sauvé du tumulte, criblé de blessures ; son obscurité même lui permit de rentrer, peu de temps après, dans Syracuse. Il était au nombre des soldats tardivement envoyés au secours d'Agrigente : Si Denys n'eût eu en partage que la bravoure d'un héros, il eût probablement végété dans les bas rangs de l'armée ; le ciel lui avait, de surcroît, donné l'éloquence ; avec l'éloquence et le courage on peut toujours se faire un marchepied des malheurs publics. Les factions prenaient d'ailleurs la peine de déblayer sous ses pas le terrain ; nulle supériorité ne se dresserait devant son ambition pour lui barrer la route : le champ était libre. Denys s'y élança, tout rempli de l'ardeur d'un aventurier qui n'a rien à perdre. Il ne vit que le but auquel, si les dieux le favorisaient, il pouvait atteindre, et ce but était, dans sa pensée, la libération plus encore peut-être que l'asservissement de sa patrie. L'asservissement, en effet, quand l'ennemi est aux portes et l'anarchie en dedans des murs, pourrait bien mériter de s'appeler le salut.

Le fâcheux côté de ces entreprises, c'est qu'on les accomplit rarement sans porter une funeste atteinte à la morale publique. Comment acquérir de l'influence sur le peuple, si l'on ne se résigne avant tout à caresser ses passions haineuses et à paraître épouser ses soupçons ? Le peuple de Syracuse était en proie à une inquiétude vague ; Denys accusa les généraux de vouloir livrer l'État aux soldats de Carthage ; il dénonça du même coup les principaux citoyens, de tout temps soupçonnés de rêver le triomphe de l'oligarchie. **Ce ne sont pas, dit-il à la multitude, les personnages les plus distingués par leurs richesses ou par leur naissance qu'il convient d'appeler au commandement des armées ; les meilleurs généraux, ce seront les généraux les mieux intentionnés.** Sur ce conseil, le peuple prend feu et choisit d'emblée d'autres chefs. Naturellement Denys est du nombre. L'habile démagogue se garde bien de se confondre avec ses collègues ; il les tient à distance et les laisse combiner leurs plans à loisir. Quand ces plans sont à la veille de s'exécuter, Denys les déclare tout d'abord détestables. **Cette fois encore, le peuple a eu la main malheureuse ; ce sont de nouveaux traîtres que, pour sa perte, il vient d'élire.** Oh ! le vigilant défenseur qu'a rencontré l'État ! Combien ce peuple, dont il protège en toute occasion la simplicité confiante ; ne lui doit-il pas de reconnaissance ! Denys cependant se trouve trop isolé dans Syracuse. La multitude l'écoute, la multitude l'acclame ; seulement, la multitude

est sujette à de soudains caprices, et ses idoles ont toujours chancelé sur leur piédestal. Il faut une base plus sûre à cette jeune ambition, qui se pique avant tout d'être prévoyante. Denys sonde à rouvrir les portes de Syracuse aux bannis qui furent jadis, avec lui, les compagnons d'Hermocrate, bannis dont il a bien pu seconder les projets aux jours des grandes et généreuses espérances, mais dont il lui parut inutile, quand survint la déroute, de partager la mauvaise fortune. Cette troupe de proscrits, incessamment grossie par de nouvelles rigueurs, formait presque une armée. **Eh quoi ! s'en allait déclamant en tous lieux Denys, on fait venir d'Italie des soldats ; on recrute des mercenaires jusque sur les côtes du Péloponnèse, et l'on refuserait à des concitoyens, que nulle offre de Carthage n'a encore pu séduire, le droit d'accourir sous les drapeaux de la patrie menacée, et de verser ce qui leur reste de sang pour délivrer le sol natal de ses envahisseurs !** Le peuple ne tarde pas à reconnaître combien cette interdiction est à la fois impolitique et injuste ; il se consulte un instant et abolit sur l'heure les décrets d'exil. Denys aura désormais pour garde les Syracusains auxquels il a rendu leur foyer.

Le moment est-il donc venu de jeter le masque ? Un impatient le croirait : l'impatience a souvent compromis les plus belles parties ; Denys ne commettra pas la faute de se mettre prématurément en campagne. Le trésor est vide : quelle figure ferait un usurpateur obligé de refuser, le lendemain de son avènement, la solde à ses troupes ? L'impôt des riches est une ressource dont on pourra user à son heure. Commençons par chercher en dehors de Syracuse quelque mine encore vierge à exploiter. Les habitants de Gela se présentent tout à point pour sortir l'astucieux conspirateur d'embarras. Menacés par Imilcon, ils implorent avec larmes l'assistance qui n'a cependant pas sauvé Agrigente. Denys obtient sans peine qu'on fasse bon accueil à cette demande. Il se met à la tête d'un détachement de deux mille fantassins et de quatre cents chevaux. Le voilà introduit dans la place, entouré de forces suffisantes pour y commander en maître. Quel sera, pensez-vous, son premier soin ? Va-t-il se hâter de courir aux remparts ? La foule anxieuse n'attend que ses ordres pour se mettre à l'œuvre. Quelle brèche faut-il réparer la première ? Quels travaux supplémentaires de défense convient-il d'élever ? Le regard soupçonneux de Denys se dirige ailleurs. Il doit y avoir des traîtres dans Gela, puisque Syracuse, malgré une épuration première, en est encore remplie. Les bons traîtres, ce sont toujours les riches. Que ferait le peuple des oreilles d'un chiffonnier ? Les principaux citoyens de Gela n'échapperont pas à cette distinction fatale. Denys les fait sur-le-champ arrêter, condamner à mort et exécuter. Il n'y a plus maintenant, pour que leur supplice profite doublement à la république, qu'à vendre à l'enchère les biens dont une juste sentence les a dépouillés. Habitants de Gela, on vous a délivrés des sommités qui vous offusquaient ; avant de songer à remplir vos coffres, occupez-vous de payer vos sauveurs ! Denys se fait la part du lion dans le butin. Ce n'est pas pour lui qu'il se montre avide, c'est pour ses soldats. La bataille a été si rude ! Les troupes, le jour même, reçoivent double soldé ; le camp est dans l'ivresse, et les gens de Gela peuvent dormir tranquilles, l'oligarchie ne relèvera pas la tête.

Denys n'a plus que faire dans cette ville pacifiée et tranquillisée en un clin d'œil ; il reprend le chemin de Syracuse. Filles d'Israël, rassemblez vos palmes !. Accourez toutes au-devant du berger t D'un seul coup de sa fronde, il a terrassé Goliath. Mais à Syracuse aussi, les magistrats font mollement leur devoir ; s'ils ne sont pas vendus personnellement à l'ennemi, leur faiblesse n'en sert pas moins les desseins secrets de la trahison. Exercé dans des conditions pareilles, le

commandement des troupes devient trop périlleux, Denys se démet de celui qu'on lui a confié. Perdre un tel général ! le perdre, au moment où les Carthaginois, refaits pendant l'hiver, vont se mettre en marche et venir camper sous les murs de Syracuse ! Le peuple ne permettra pas que le seul ami sincère qui l'ait invariablement assisté jusqu'ici dans ses peines l'abandonne en cette heure de péril extrême. Denys se plaint d'être mal secondé ! Eh bien, que Denys commande seul ! C'est parce qu'il commandait seul, que Gélon a vaincu jadis les Carthaginois dans les plaines d'Himère. Voilà le grand mot lâché ; la tyrannie est plus d'à moitié faite. A l'âge de vingt-cinq ans, Denys devient, en quelques heures, le maître absolu dans Syracuse. Échappé au massacre d'une faction proscrite, ce scribe de génie a gardé trente-huit ans le pouvoir. Je ne m'occuperai qu'en passant de son administration, je raconterai le plus brièvement possible ses campagnes ; en revanche : j'étudierai avec un soin tout particulier ses flottes et ses arsenaux.

CHAPITRE III. — LE SIÈGE DE MOTYE.

Avant de trouver dans Rome l'ennemi qui la devait détruire, Carthage fut deux fois mise en sérieux péril par les chefs démagogiques de la Sicile. Le trait particulier de cette lutte acharnée, qui ne dura pas moins de cent ans, c'est la facilité avec laquelle les deux partis contraires recrutaient des auxiliaires sur le sol même qu'ils venaient envahir. Les Libyens d'un côté, les Sicules de l'autre, jouèrent un rôle important dans ces agressions. Même après ses plus sanglantes défaites, Carthage n'en gardait pas moins des alliés et des places d'armes en Sicile. La pointe occidentale de file, de Palerme à Marsala, lui appartenait. Ce fut à la déposséder de ce territoire que Denys mit, dès le début, tous ses soins. Il ne prit cependant l'offensive que lorsqu'il crut avoir rendu, par des fortifications nouvelles, Syracuse imprenable. L'île d'Ortygie constituait la partie la plus forte de la ville ; Denys l'entoura de murailles, et dans l'intérieur de cette première enceinte fit élever, à grands frais, une citadelle. On se souvient que, dans la guerre attique, Syracuse faillit être investie, d'un bras de mer à l'autre, par un mur de circonvallation. Pour prévenir le retour d'une pareille tentative, Denys jugea nécessaire de fortifier les Épipoles. Soixante mille ouvriers de condition libre, six mille couples de bœufs, achevèrent en vingt jours un travail qui n'avait pas moins de cinq kilomètres et demi de développement. Syracuse, nous l'avons déjà dit, possédait deux ports. La nouvelle enceinte enveloppa le petit port, situé au nord-est d'Ortygie. Cette darse pouvait contenir soixante trières ; Denys en rétrécit l'entrée et n'y laissa passage que pour un vaisseau. Sur les bords de ce premier bassin il établit ses chantiers. Les versants de l'Etna étaient alors couverts de forêts de pins et de sapins ; le tyran jeta sur ces pentes boisées une véritable armée de bûcherons. Les arbres abattus étaient sur-le-champ transportés à la mer ; des barques les prenaient sur le rivage et les amenaient à Syracuse ; ces mêmes barques allaient chercher des bois de construction jusqu'en Italie. Plus de deux cents navires furent mis d'un seul coup sur les chantiers ; cent dix autres subissaient en même temps un radoub complet. Quand Denys, eut une flotte, il s'occupa d'en prévenir, autant que possible, le dépérissement. L'habile politique fut, sous ce rapport, beaucoup plus prévoyant que Méhémet-Ali, l'infatigable et audacieux vice-roi, qui n'improvisa pas avec moins d'activité une flotte formidable, mais qui, après avoir construit ses vaisseaux avec du bois vert, s'étonna de les voir s'évanouir en quelques années dans ses mains. Tout le pourtour du grand port de Syracuse se garnit de magnifiques cales couvertes. Ces hangars étaient au nombre de cent soixante ; chaque hangar contenait deux galères. Il existait déjà cent cinquante chantiers, abrités ; Denys les fit remettre en état. On reconnaît dans ces dispositions l'organisation qu'imita Venise au temps où le monde la proclamait la reine de l'Adriatique.

Il est plus aisé de fonder des arsenaux et de construire une flotte que de faire sortir de terre des équipages. C'est toujours là que les développements trop hâtifs s'embarrassent. Denys ne put donner qu'à la moitié de ses vaisseaux longs des pilotes, des céleustes, des rameurs recrutés parmi les citoyens de Syracuse ; l'autre moitié fut montée par des étrangers dont le tyran de Syracuse s'assura les services par une soldé élevée. A cette force navale il ne manquait plus qu'un chef ; Denys le choisit dans sa propre famille. Son frère Leptine fut placé à la tête de la flotte ; Denys se réserva le commandement de l'armée. Cette armée

ne dépassa jamais le chiffre de trente mille fantassins et de quatre mille cavaliers ; encore pour en arriver là fallut-il tirer des mercenaires de tous les pays. Déjà mises à contribution par Carthage, l'Italie et la Grèce fournirent de nombreuses recrues à la Sicile. Denys, d'ailleurs, ne négligea rien pour tirer le meilleur parti possible de ces troupes étrangères. Chaque soldat trouva, en arrivant à Syracuse, les armes qu'il était habitué à manier dès l'enfance. Les officiers recruteurs avaient reçu l'ordre de rapporter des diverses contrées où ils opéraient les modèles les plus perfectionnés des instruments de guerre en usage dans le pays. Denys prescrivit à ses ouvriers de reproduire exactement et sans y rien changer le coutelas des Thraces, la javeline du Brutium et la sarisse des Doriens. Tout l'espace que n'occupaient pas les chantiers ou les cales couvertes avait été abandonné aux armuriers. Si vastes qu'ils pussent être, ces ateliers furent encore jugés insuffisants ; on les compléta en affectant à la fabrication des armes la plupart des édifices publics et les maisons les plus considérables de la ville. En quelques mois, Denys eut à sa disposition cent quarante mille boucliers, un nombre égal d'épées et de casques, plus de quatorze mille cuirasses. Le pouvoir absolu abrégé bien des lenteurs, et l'autorité que s'était adjugée Denys le rendait, pour un certain temps du moins, le maître incontesté **des biens et des nuques**. Dans de pareilles conditions, la tyrannie ne risque rien à se montrer libérale ; Denys payait sans compter. Le bruit de ses largesses se répandit rapidement dans le monde ; les plus habiles artisans que possédassent l'Italie et la Grèce affluèrent en masse à sa cour. Tous les inventeurs étaient assurés d'y trouver le meilleur accueil. La catapulte avait déjà été employée par Conon au siège de Mitylène ; à Syracuse, on la perfectionna et on s'en servit pour lancer non seulement des pierres, mais des traits. Elle devint un arc d'une immense puissance, un arc tel que les géants de la fable seuls auraient pu le bander. La portée des armes de jet se trouva ainsi considérablement accrue, et la guerre en prit soudain un nouvel aspect. L'artillerie de l'antiquité vient d'encren en ligne : que les dieux de Carthage protègent Lilybée et Panorme !

C'était surtout à la guerre de siège que Denys se préparait, car sa flotte lui semblait assez forte pour le garantir contre toute descente, le jour où il aurait constitué l'unité politique de la Sicile. Un semblable dessein ne s'accomplirait pas sans des luttes sanglantes ; le ciel cependant, par plus d'un symptôme, se montrait prêt à le favoriser. La ruine d'Agrigente laissait la puissance de Syracuse sans rivale, et si quelque diversion étrangère était encore à craindre, de l'étranger aussi on pouvait se promettre des secours. La froideur que les Lacédémoniens témoignaient à la démocratie sicilienne avait fait place à la plus vive sympathie. C'était le moment où Lacédémone, victorieuse à Ægos-Potamos, s'occupait activement de consolider son triomphe et envoyait Lysandre parcourir les villes de la Grèce pour y établir des harmostes. De la tyrannie à l'oligarchie la distance n'était pas si grande que Sparte eût sujet de se montrer rigoureuse envers un état de choses qui se rapprochait beaucoup au fond de sa propre organisation politique. Aussi, de l'année 405 avant notre ère à l'année 398, Sparte autorisa-t-elle le tyran Denys à enrôler sur sols territoire autant de soldats qu'il le jugerait bon. Ces recrues formèrent le noyau de l'armée syracusaine et lui apportèrent l'instruction tactique avec l'esprit de discipline qui lui manquait.

Où Denys puisait-il donc les énormes sommes que durent exiger de si prodigieuses dépenses ? Il les puisa dans les proscriptions dont ses ennemis eurent l'imprudence de lui fournir à diverses reprises l'occasion. Les premiers temps de son usurpation furent singulièrement troublés par des séditions

militaires ; les cavaliers surtout, attachés, par je ne sais quel penchant dont la cavalerie fut rarement exempte, au parti oligarchique, faillirent plus d'une fois **le faire sortir de la tyrannie, tiré par les jambes**. Denys parvint pourtant à comprimer ces révoltes ; il en prit avantage pour alimenter son trésor par d'impitoyables confiscations. Toute la richesse de la Sicile passa peu à peu dans ses coffres, et la richesse de la Sicile, à cette époque, était grande. Pour se donner le temps d'asseoir son autorité, Denys avait dû en passer par les conditions des Carthaginois, bien que les Carthaginois eussent été, depuis l'occupation d'Agrigente, décimés par le typhus et qu'ils éprouvassent autant d'impatience de retourner en Afrique que les Siciliens pouvaient en avoir eux-mêmes de les y renvoyer. Les généraux de Carthage ne voulurent reconnaître à Denys que la possession de Syracuse ; les autres villes, celles du moins que des garnisons puniques n'occupaient pas, conserveraient leur indépendance et se gouverneraient par leurs propres lois. De pareils traités sont œuvre de dupe, car on n'y souscrit que pour les violer. A peine en effet les Carthaginois eurent-ils mis à la voile, que Denys, délivré de leur présence, entra en campagne. Naxos, Catane, Léontium sentirent tour à tour le poids de ses armes. Ce ne fut qu'après avoir soumis ces cités dissidentes, avoir battu, les Sicules et contenu les dispositions hostiles des habitants de Rhegium, qu'il se crut assez fort pour ne plus dissimuler ses projets et pour déclarer ouvertement la guerre à Carthage.

A l'extrémité occidentale de la Sicile existait autrefois un îlot qu'une chaussée d'un kilomètre à peine de longueur joignait à la terre ferme. Sur cette tête de pont s'élevait la ville de Motye. Nulle cité ne s'était montrée plus constamment fidèle à la cause punique ; elle pouvait donc s'attendre à subir les premiers assauts. La position par elle-même était forte ; les habitants de Motye la rendirent plus inexpugnable encore en rompant la digue qui les rattachait à la grande île. La rivalité dont Messine et Palerme donnèrent, pendant tout le cours du moyen âge et jusque sous le règne de Louis XIV, des preuves si énergiques, semble remonter à l'époque lointaine dont nous essayons de retracer l'histoire. On dirait que le même sang ne coule pas dans les veines des insulaires qui ont pris parti pour Carthage et de ceux qui, plus fidèles à leur origine, n'échangèrent l'influence de la Grèce que pour subir l'ascendant de l'Italie. Denys avait hâte de faire l'épreuve de ses machines de guerre ; il vint mettre le siège devant Motye. Les Motyens lui opposèrent une résistance qui donna aux Carthaginois le temps d'accourir. Denys appuya sa flotte au rivage. Sur le pont des navires, il avait placé une multitude d'archers et de frondeurs ; à terre, il rangea, comme une batterie d'artillerie, ses catapultes. Les Carthaginois reculèrent effrayés devant cette mitraille et reprirent le chemin de la Libye ; Motye était livrée à son sort.

Le premier siège où l'on puisse constater des approches régulières, un terrain gagné pied à pied, appartient à l'histoire de Denys. Les catapultes font d'abord évacuer les remparts, puis les travailleurs rétablissent à grand renfort de blocs la chaussée rompue. Les tours de bois à six étages sont alors roulées à toucher les murs. Les Perses de Xerxès ont jadis mis le feu aux palissades qui entouraient l'Acropole d'Athènes à l'aide de flèches garnies de paquets d'étoupes enflammées ; les habitants de Motye recoururent au même moyen pour tenter d'incendier les tours du haut desquelles les soldats de Syracuse combattent de niveau avec leurs guerriers. Ils essayent même de retrouver l'avantage d'un tir plongeant en dressant sur le terre-plein de leurs bastions de grands mâts portant au sommet, en guise de hunes, de vastes paniers. Des gens de trait ont pris place au fond de ces corbeilles et y forment comme un corps d'archers aériens. Les béliers de Denys n'en continuent pas moins de battre sans relâche le pied des murs. Une

brèche est enfin ouverte. Les Motyens ont renoncé à la défendre ; ils se replient en arrière, barricadent les rues et garnissent de défenseurs les maisons. C'est un nouveau siège, qui commence. Denys fait élargir à coups de sape la brèche ; les tours, mobiles s'avancent, abaissent sur les toits les ponts dont on les a munies, et le combat s'engage à vingt ou trente pieds au-dessus du sol. Les assiégeants gagnent peu à peu du terrain ; mais la lutte sera longue, car l'ennemi n'attend pas de merci et ne s'est pas ménagé de retraite. Un soldat de Thurium, Archylus, profite de l'obscurité de la nuit ; il parvient, suivi de quelques compagnons, à escalader un pêle-mêle de maisons écroulées. Les Motyens font de vains efforts pour le chasser de ce monceau de décombres ; les colonnes que Denys a pris soin de masser sur la chaussée accourent au bruit du combat et couronnent de leurs bataillons la position conquise. Ils en font, en quelques instants, une véritable place d'armes. C'est de là qu'aux premières lueurs du jour le tyran précipite ses troupes sur l'ennemi. Les Motyens éperdus ont jeté bas les armes ; ils attendent les ordres du vainqueur.

Pas de pitié pour les Grecs qui ont embrassé le parti de Carthage ! Qu'on leur inflige le supplice dont les Carthaginois ont tant de fois donné l'odieuse spectacle à la Sicile ! Qu'on les cloue à la croix pour qu'ils puissent, en mourant, jeter un dernier regard sur cette mer déserte qui devait leur ramener la flotte d'Imilcon et qui ne leur apporte que le souffle desséchant du simoun échauffé par les sables de la Libye ! Quant aux Motyens eux-mêmes, ils sont moins coupables ; Denys se contentera de les vendre à l'encan et de livrer leurs demeures au pillage de ses soldats. C'est ainsi que jadis on faisait la guerre et que probablement on la ferait encore, si quelques pauvres gens, rebelles à la loi d'orgueil sous laquelle le ciel les avait fait naître, n'eussent conçu le sublime dessein d'aller enseigner au monde une autre morale. Le christianisme a changé le cours des idées de ceux mêmes qui affectent de se proclamer ses ennemis, et, quoi qu'on en puisse dire, les héros de la bonne nouvelle n'ont pas parcouru l'univers en vain. Sans leurs prédications, la civilisation moderne courait grand risque de nous ramener par une pente insensible à l'anthropophagie.

CHAPITRE IV. — DESTRUCTION DE L'ARMÉE D'IMILCON.

L'été finissait : Denys chargea Leptine de darder, avec cent vingt navires, les parages que la saison le forçait d'évacuer. Dans Motye même, il laissa une garnison composée de Sicules. Le gros de ses forcés reprit, sous ses ordres, la route de Syracuse. Il y aurait eu folie à s'endormir sur ce premier succès ; les Carthaginois ne pouvaient manquer de préparer un retour offensif. Investi de l'autorité suprême, Imilcon faisait, en effet, d'immenses levées. Une flotte de quatre cents bâtiments à rames, escortant six cents navires de transport, reçut à son bord une armée de cent mille hommes. On ne chargea point seulement cette flotte de vivres, de machines de guerre, de munitions ; on lui donna aussi à porter quatre mille chevaux et quatre cents chars. De semblables expéditions ne furent point rares dans l'antiquité, et, avec toutes les ressources dont dispose aujourd'hui la science navale, nous les déclarerions impossibles ! Remarquons d'ailleurs le cachet de vraisemblance dont sont empreints les récits contemporains auxquels Diodore a emprunté le fond de son histoire. Lorsque la flotte est prête, Imilcon fait remettre à chacun des pilotes un pli cacheté ; ce pli ne devra être ouvert qu'à une distance déterminée du rivage. Semblable précaution fut prise par l'empereur, lorsqu'il fit partir l'amiral Villeneuve de Toulon. Ce sont là les conditions indispensables du secret ; mais on n'invente point de pareils détails ; quand je les rencontre dans les relations de Timée ou d'Éphore, je me crois fondé à y reconnaître la déposition de témoins bien informés.

Les plis cachetés remis par Imilcon aux pilotes de Carthage leur enjoignaient de se diriger sur Panorme. Le vent était favorable, toute la flotte leva l'ancre. Les vaisseaux à voiles eurent bientôt pris une avance considérable sur les navires à rames, qui devaient au besoin les défendre ; ils n'essayèrent cependant pas de ralentir leur allure et comptèrent sur la violence de la brise pour forcer, si l'ennemi se présentait, le passage. Déjà l'on aperçoit Maritimo, Favignana, Levanzo, ce groupe d'îles élevées, dont le sommet se cache si souvent dans les nuages, et qui sert d'avant-poste à la pointe occidentale de la Sicile. Les Libyens ne pouvaient souhaiter un phare mieux placé pour assurer leur traversée d'Afrique en Europe. L'amiral de Sicile, Leptine, prévenu par Denys, guettait, avec trente trières, l'arrivée d'Imilcon ; seulement, il la guettait du canal étroit où il s'était embusqué. Ses vaisseaux ne lui semblaient pas de ceux qu'on peut impunément aventurer au large. Quand les premiers transports ennemis apparurent, Leptine courut sur eux et en coula cinquante. Il submergea ainsi, d'un seul choc, cinq mille hommes et deux cents chars de guerre ; le reste de la flotte réussit à gagner Panorme. Les anciens faisaient, sans hésiter, la part du feu dans toute affaire sérieuse ; maîtres de la Calabre, ils n'auraient pas, comme nous, laissé les Anglais s'implanter en Sicile.

Imilcon, quand il eut débarqué le gros de ses troupes à Panorme, ne trouva pas qu'il eût payé ce premier succès trop cher. Le seul déploiement de ses forces le rendait, sans coup férir, maître du terrain ; il l'inonda sur-le-champ de son armée. Denys n'eut d'autre ressource que de s'aller enfermer, en ravageant sur tout son passage la campagne, dans l'enceinte fortifiée de Syracuse. Imilcon ne voulut pas s'arrêter à Panorme ; il y redoutait encore les vaisseaux longs de Leptine. Une baie ouverte ne lui semblait pas un abri suffisant ; il lui fallait un port fermé par un goulet étroit pour y remiser en toute sécurité ses six cents

navires. Messine lui parut offrir l'abri désiré. Il s'y porta, sans délai ; avec toute son armée, flanquée par les trières, qui longeaient d'aussi près que possible la côte. Messine n'était point en état de soutenir un siège ; les troupes carthagoises s'en emparèrent sans peine, et les six cents vaisseaux donnèrent à pleines voiles dans ce havre, arrondi, suivant la remarque des géographes anciens, comme un crochet d'hameçon.

Les Sicules étaient toujours, à peu d'exceptions près, du parti des envahisseurs ; ils furent d'un grand secours à Imilcon. Ces montagnards lui rendirent avec empressement les services qu'ils avaient naguère rendus aux Athéniens ; mais ils ne pouvaient lui livrer Syracuse, et c'était devant Syracuse qu'avait échoué Nicias. On comprend l'importance dont jouissait la cité dans le monde antique, car la cité devenait, en toute occasion périlleuse, le refuge. Les nationalités y mettaient pour ainsi dire leur âme. Les cités aujourd'hui sont des nids à bombes, et il est facile à l'ennemi qui tient la campagne de les enfermer dans un cercle de feu ; leur résistance peut donc se mesurer au nombre de jours de vivres qu'elles ont accumulés. Le plus sûr boulevard des nations, depuis que les canons rayés s'entendent si bien à cerner les villes, ce sont les bataillons disciplinés qui s'interposent entre l'invasion et le cœur du pays. Quand ces bataillons ont été dispersés ou refoulés sur les places fortes du centre, il n'y a que la mer à laquelle on puisse encore, comme dernier recours, tenter de s'appuyer. Denys s'était flatté de barder la possession de la mer ; la fortune ne seconda pas cet espoir. Leptine fut enveloppé par les forces supérieures de Magon, l'amiral de Carthage : il perdit plus de cent bâtiments et de vingt mille hommes. Denys ne s'émut pas outre mesure d'un si grave échec ; le triple rempart de Syracuse le rassurait.

Ce fut cependant un spectacle bien fait pour porter la terreur dans le cœur des Syracusains que celui de la flotte de Magon venant s'établir au centre du bassin qui avait jadis accueilli les trières athéniennes. Les bâtiments à rames des Carthagoises marchaient en tête. Rangés en bataille sur une ligne de front, la poupe magnifiquement décorée de dépouilles, ces vaisseaux de combat occupaient presque tout l'espace qui s'étend entre Ortygie et Plemmyrion. En arrière de cette première ligne s'avançaient, masse serrée et confuse, plus de mille vaisseaux de transport. Les Carthagoises, de Messine à Catane, avaient ramassé sur la route tout ce que la Sicile employait de navires à trafiquer avec l'Italie. La baie, si spacieuse qu'elle fût, semblait trop étroite pour contenir tant de galères étendant au loin leurs rames, tant de barques déployant le nuage de plus en plus épais de leurs voiles. La flotte carthagoise avait à peine jeté l'ancre, que l'armée d'Imilcon déboucha dans la plaine. L'immense armée se développa lentement des rives de l'Anapos au promontoire de Plemmyrion. Pour protéger son front de bandière, elle s'occupa sur-le-champ d'élever au bord de la mer trois camps palissadés. Denys contemplait avec calme ces préparatifs du haut des remparts, qu'il avait de longue date garnis de balistes et de catapultes. Il se savait en mesure de prêter, grâce à cette artillerie, un appui efficace aux navires qu'il attendait du Péloponnèse. Son beau-frère Polyxène était en effet parti à la première alarme, muni d'une somme considérable, pour Lacédémone et pour Corinthe ; il avait ordre d'en ramener des renforts à tout prix. Trente vaisseaux longs arrivèrent les premiers, sous la conduite du Lacédémonien Pharacidas ; la flotte carthagoise ne réussit pas à les intercepter. Cette preuve manifeste d'impuissance ranima le courage des Syracusains. Peu importait d'ailleurs que les Syracusains tremblassent, si le chef qu'ils s'étaient donné demeurerait impassible. La fermeté du commandement vaut encore mieux que l'ardeur enthousiaste du soldat, et la fermeté de Denys s'était promis de laisser

aux marais de l'Anapos, à ces terribles marais qui avaient déjà englouti une armée athénienne, le temps de faire leur œuvre. L'été devenait brûlant ; une chaleur suffocante succédait, vers midi, aux brouillards glacés du matin. Nous qui avons connu les rosées du Mexique, nous savons ce que ces alternatives peuvent produire : la fièvre paludéenne en est inévitablement la conséquence. Trente jours à peine après avoir pris ses campements, l'armée carthaginoise se trouva infectée : le poison s'insinuait sournoisement dans les rangs. Les Libyens, mal vêtus, furent atteints avant tous les autres. On inhuma les premières victimes : bientôt la mortalité fut telle, le désordre devint si affreux, qu'on ne prit plus la peine d'enterrer les morts. Ces miasmes pestilentiels aggravèrent encore l'épidémie. Les troupes de Carthage ne sont pas, les seules qui aient eu à regretter d'avoir dressé leurs tentes sur un sol insalubre ; les rives du Pamisus et celles du Rio San-Juan ne furent guère plus clémentes aux malheureux soldats du général Maison et aux miens que les bords de l'Anapos aux hordes à demi sauvages d'Imilcon. Néanmoins, les armées carthagoises ont, en mainte occasion, disparu trop vite, pour qu'on ne soit pas tenté de flairer sous leurs nombreux désastres une absence complète de police. Ces camps, qui se convertissent si promptement en cloaques, auraient probablement gagné à connaître et à emprunter à la loi religieuse des Juifs les règlements de salubrité de Moïse.

Une armée en proie à la peste est une armée facile à surprendre. Les Carthaginois avaient déjà perdu cinquante mille hommes ; Denys jugea le moment venu de les aller assaillir dans leurs lignes. Leptine et Pharacidas reçurent l'ordre d'attaquer, à la pointe du jour, les navires ennemis. Denys se chargea de seconder ce mouvement par une diversion. Éveillés en sursaut, les soldats d'Imilcon se portent en toute hâte sur le point où le danger paraît le plus pressant ; Denys vient de s'emparer, à l'exemple de Gylippe, d'un des forts du Plemmyrion. En ce moment même les vaisseaux de Leptine et de Pharacidas se détachent du rivage. Avant que les soldats d'Imilcon aient pu remonter à bord des trières abandonnées aux rameurs, la flotte de Syracuse a engagé l'action. Aux clameurs qui s'élèvent, au fracas retentissant des proues qui se heurtent, Denys reconnaît que ses ordres ont été fidèlement exécutés ; il accourt à cheval, suivi de ses troupes. Un groupe, composé de quarante quinquérèmes, résistait encore : **Des torches ! apportez des torches ! On brûlera ce qu'on n'a pu couler** Un vent violent régnait dans la baie ; la flamme est portée des bâtiments à rames aux navires de charge ; les câbles prennent feu, et les vaisseaux, qui s'en vont en dérive, propagent d'un bout de la ligne à l'autre l'incendie. Il restait aux Carthaginois quarante trières ; les troupes d'élite s'embarquèrent avec Imilcon sur ces quarante vaisseaux, dans l'espoir de pouvoir gagner le large à la faveur des ombres de la nuit. Les Corinthiens découvrirent l'escadre fugitive au moment même où elle franchissait la passe. Ils se mirent, sans perdre un instant, à sa poursuite ; ils ne purent néanmoins atteindre que quelques vaisseaux retenus, par l'infériorité de leur marche, en arrière. Le gros de l'armée avait été abandonné par Imilcon sur la terre de Sicile. Cette foule sacrifiée n'essaya pas de se défendre ; les Sicules gagnèrent la montagne ; les mercenaires, jetant au loin leurs armes, demandèrent la vie. Seuls, les Ibères, réunis en corps, gardaient vis-à-vis de l'ennemi une attitude menaçante. Avant de se soumettre, ils firent leurs conditions ; Denys les incorpora dans l'armée sicilienne.

CHAPITRE V. — LES DERNIERS JOURS DE DENYS L'ANCIEN.

Avec les Carthaginois, la victoire n'était qu'un répit ; en détruisant leurs armées, on n'appauvriait que leur trésor. Tant que la Campanie, la Libye, l'Ibérie ne seraient pas dépeuplées, Carthage se tenait pour assurée de ne pas manquer de soldats. Trois fois, durant le long règne de Denys, elle revint à la charge, et trois fois elle vit l'expédition nouvelle se terminer par un nouveau désastre. La vie du tyran de Syracuse ne fut qu'une longue lutte pour l'affranchissement de la patrie. La Sicile avait le goût des tyrans, — les patriciens de Rome le lui ont assez durement reproché ; — l'eût-elle eu à ce point si les tyrans ne lui eussent été nécessaires ? De tous côtés, en effet, la malheureuse île se sentait vulnérable. Deux jours de vent propice jetaient la Libye sur ses rivages ; de l'Italie, elle n'était séparée que par un détroit qui, au temps de la grande invasion d'Imilcon, fut franchi à la nage par cinquante Messinois : il est vrai que pour arriver cinquante, ces nageurs désespérés étaient partis au nombre de deux cents ; des radeaux ne pouvaient-ils pas, sans exiger d'aussi grands sacrifices, transporter en quelques heures, d'une rive à l'autre, une armée ? Toute cette pointe extrême de la péninsule qui, sous le nom de Brutium, s'étendait alors de Rhegium à Crotona, était habitée par une population farouche et belliqueuse. Denys avait affranchi la Sicile de la domination de Carthage ; il ne pouvait la laisser exposée à des incursions qu'un si proche voisinage rendait plus redoutables encore. A peine a-t-il envoyé les Libyens en Afrique, qu'il songe à prendre ses sûretés du côté de l'Italie. Jamais roi ou tyran n'a plus consciencieusement rempli ses devoirs de gardien du troupeau. Dans toute expédition, vous êtes sûr de trouver Denys au premier rang. Il blanchit sous le heaume et vieillit sous le bouclier ; on eût pu compter ses années de pouvoir par ses cicatrices. A Rhegium, entre autres, il reçut un coup de pique dans l'aine, et bien peu s'en fallut qu'il n'y laissât la vie. La foi qu'il mettait dans ses quinquérèmes faillit également lui coûter cher un jour. Surpris par la tempête au milieu du détroit, il vit sept bâtiments, montés par quinze cents hommes, périr autour de lui. Ce ne fut qu'à grand-peine qu'il parvint à gagner, grâce aux efforts prodigieux de sa chiourme, le havre protecteur de Messine.

Le trésor royal cependant peu à peu s'épuisait. Les temples élevés aux dieux, les gymnases ouverts au peuple, les balles et les portiques, qui rendaient de toutes parts témoignage de la sollicitude du tyran pour le bien-être de ceux dont il s'était cru autorisé à usurper les droits, achevaient ce que le coûteux entretien d'une armée permanente avait commencé ; il fallait, de toute nécessité, détourner vers la source tarie quelque nouveau Pactole. L'expédient des confiscations n'était plus de saison ; la foule, nivelée, n'offrait guère de prise à ce fisc aux abois. Denys songea, dit-on, à reprendre aux dieux de l'Épire et de la Tyrhénie ce qu'il donnait avec excès aux dieux de la Sicile ; le pillage d'un seul temple lui rapporta, si l'on en doit croire ses historiens, la somme considérable de six millions de francs. Je n'accueillerai cependant qu'avec une extrême réserve cette accusation de sacrilège. Que Denys, sous prétexte d'exterminer les pirates, ait lancé ses vaisseaux en course, je l'admettrai sans peine ; qu'il ait fermé les yeux sur des déprédations dont ses alliés non moins que ses ennemis furent quelquefois victimes, je ne verrai rien là d'improbable ; mais s'attaquer aux temples quand on a mérité la réputation de grand politique, voilà qui me semblera, jusqu'à nouvel ordre, très douteux. Denys avait un plus sûr moyen de

s'enrichir. Ce moyen consistait à laisser se développer, sous l'égide de la paix intérieure, de la sécurité garantie au travail, les merveilleuses ressources agricoles de la Sicile. Le mit-il en pratique ? J'en ai, je l'avouerai, quelque soupçon, bien que l'histoire ait jugé inutile de s'appesantir sur ce point. Sans un revenu assuré, il lui eût été impossible de faire face à tant de dépenses. Syracuse possédait deux flottes toujours prêtes à entrer en campagne, l'une retirée sous ses hangars, l'autre renfermée dans les bassins que Denys avait fait creuser, bassins qui pouvaient contenir, assure-t-on, deux cents trières. Deux amiraux, tous deux frères de Denys, Leptine et Théaride, commandèrent successivement les armées navales de la Sicile. Leptine trouva, en l'année 383 avant Jésus-Christ, une mort glorieuse sur le champ de bataille. Denys perdait en lui un vaillant capitaine ; il n'en poursuivit pas avec moins d'énergie son couvre. Sélinonte, Entelle, la ville fameuse d'Éryx, tombèrent en son pouvoir. Les Carthaginois ne conservaient plus, pour descendre en Sicile, que le port de Lilybée, ce pied-à-terre de toutes les invasions, qui reçut des Arabes le nom de Marsala, et dont Garibaldi a rajeuni, en 1860, la mémoire. Denys assiégea Lilybée, comme il avait assiégé Motye. Il s'en fût rendu maître si une attaque imprévue ne lui eût coûté la meilleure partie de sa flotte. Les flottes syracusaines étaient heureusement de ces arbres gonflés d'une sève puissante dont on peut impunément retrancher un rameau. Les tempêtes, les batailles, quand elles avaient passé, ne les retrouvaient que plus nombreuses et plus florissantes. Denys prenait plaisir à étendre sans cesse le cercle de leur action ; il les maintenait en croisière dans la mer Ionienne, les montrait comme un épouvantail à la piraterie, et protégeait ainsi, avec une efficacité inconnue jusqu'alors, les immenses convois de céréales qui allaient alimenter l'Illyrie et l'Épire. Peuplée par des colons grecs, la Sicile eut à son tour des colonies ; la ville d'Alessio, bâtie à l'embouchure du Drin, sur les bords de l'Adriatique, doit sa naissance à l'infatigable activité du vengeur d'Hermocrate.

L'heure du déclin cependant approchait pour le grand tyran, dont la physionomie nous demeure encore aujourd'hui confuse à travers tous les nuages dont des dépositions intéressées se sont appliquées à l'envelopper. Cette heure, il n'est point permis d'en douter, fut soupçonneuse et triste.

Être heureux comme un roi ! dit le peuple hébété.

ce n'est assurément pas un roi qui a inventé ce proverbe. Denys dut mettre à mort un grand nombre de ses amis et condamner les autres à l'exil. Les lettres, dans le culte desquelles il s'était réfugié, le trahirent elles-mêmes. Le tyran de Syracuse vit ses vers sifflés aux Jeux Olympiques. Il n'était probablement pas meilleur poète que Richelieu ou que Frédéric II. Les hommes d'action ont généralement dans l'esprit un côté trop ferme, trop positif, pour ne pas laisser traîner quelque fil aux ailes de leur muse ; exceptons cependant de ce jugement le grand empereur. Celui-là fut un poète, et, comme l'a si bien dit un critique éminent, — M. Villemain, — nous rencontrons chez lui ce qu'on ne trouverait pas même chez César : **l'imagination de Tacite colorant la pensée de Richelieu.** Denys ne paraît avoir eu ni la flamme d'Eschyle ni le charme d'Anacréon. Les Grecs, à mon avis, auraient dû cependant lui tenir quelque compte de ce goût des lettres, qui sera toujours la grâce la plus séduisante des souverains. Si l'on ne prenait soin d'encourager ce penchant, il est bien peu de princes qui voudraient s'y abandonner, car il est assez rare que les détenteurs du pouvoir, **ces illustres ingrats**, au dire de Voltaire, aient beaucoup à se louer de leurs relations avec les poètes ou avec les philosophes. Dans le commerce de louanges qui doit forcément s'établir alors entre les deux amis, ce ne sont pas

généralement les princes qui se montrent les plus exigeants. Denys ne parvint pas à satisfaire Platon ; Frédéric II indisposa Voltaire ; Louis XIV eut à se reprocher la mélancolie qui conduisit Racine au tombeau, et Alfonse d'Este se vit obligé d'envoyer le Tasse à l'hôpital. N'importe ! malheur aux cours qui voudraient retrancher la science et la poésie de leurs fêtes ! Malheur aussi peut-être à la science et à la poésie qui méconnaîtraient ce qu'elles ont souvent dû à l'élégance et à la critique indulgente des cours !

CHAPITRE VI. — L'ANARCHIE SICILIENNE ET L'AVÈNEMENT D'AGATHOCLE.

A l'âge, de soixante-trois ans, en l'année 368 avant Jésus-Christ, le vieux Denys finit, comme devait finir Cromwell, dans l'amertume d'une œuvre inachevée. Son fils Denys le Jeune rouvrit, par sa nonchalance, la porte à toutes les compétitions qu'avait tenues en respect le sceptre de fer. La Sicile se vit de nouveau en proie à la plus sanglante anarchie. Un ami de Platon, un beau-frère de Denys l'Ancien, Dion, fils d'Hipparinus, accourut de l'exil, appelé par les mécontents. Sur les cadavres de quatre mille citoyens égorgés en un jour, le peuple, réuni en assemblée solennelle, lui décerna l'autorité suprême ; les mercenaires que Dion avait amenés de Zacynthe ne ratifièrent pas ce suffrage. Le guerrier philosophe tomba sous leurs coups, et, durant huit années encore, les factions ennemies se disputèrent, avec un acharnement sans exemple, les lambeaux de la tunique de pourpre, que personne en Sicile n'était plus de taille à porter. Les Syracusains, dans leur désespoir, tournèrent un regard éperdu vers l'étranger ; ils envoyèrent demander un chef à Corinthe. Le sénat corinthien se trouvait lui-même, en ce moment, dans un singulier embarras. Timoléon, le fils de Timenète, venait de poignarder, sur la place publique, son frère Timophane. Timoléon outrageait ainsi la nature, mais il sauvait, paraît-il, la patrie, si la patrie se devait confondre avec l'autorité dévolue au sénat. Timophane, en effet, **flattait notoirement la classe indigente, rassemblait des armes, s'entourait des gens les plus mal famés.** Ce sont là les préludes habituels de la tyrannie ; car la tyrannie ne saurait avoir la naïveté de vouloir séduire les classes mêmes dont son avènement ne peut que ruiner les privilèges. Cependant, comme il est difficile de laisser le soin de sauver l'État par un meurtre à toutes les consciences que quelque soupçon plus ou moins justifié enflamme, le sénat hésitait beaucoup sur le parti à prendre. Condamner un ami lui semblait bien dur ; l'absoudre pouvait être d'un fâcheux exemple. La demande des Syracusains arrivait à point pour épargner aux juges de Corinthe l'obligation de prononcer dans cette délicate situation leur sentence. Ils décidèrent que le meurtrier serait envoyé en Sicile. Ne fallait-il pas avoir quelque crime à expier pour oser descendre dans ce gouffre ?

Quand Étienne Bathori entreprit de ramener la fortune sous les drapeaux de la Pologne, il n'eut qu'à faire sonner le boute-selle pour voir la plus vaillante noblesse de l'Europe oublier ses divisions et accourir en armes au champ du conseil. Timoléon acceptait une tâche plus difficile. On lui donnait à sauver un peuple qui n'avait plus d'armée, et dont le sol se montrait plus propre à enfanter des moissons que des soldats. Il y eut un moment où Denys le Jeune, entouré de ses affidés, régnait dans la citadelle de Syracuse, où Hicétas était maître des faubourgs, les Carthaginois en possession du grand port, Timoléon souverain dans la campagne. Celtes, Ibères, Liguriens, Grecs, partagés entre tous les camps, s'abattaient en troupes, comme des nuées d'oiseaux voyageurs, sur la pauvre Sicile. L'île féconde nourrissait et dévorait tout. Carthage, à court d'argent, se lassa la première. Dans une dernière bataille, livrée sur les bords du Crimèse, elle avait perdu dix mille hommes, laissé quarante-cinq mille prisonniers et deux cents chars aux mains du Corinthien ; en l'année 339, elle traita. Timoléon venait d'achever sa tâche, — la tâche d'un guerrier. — Comment se fût-il acquitté de la mission bien autrement épineuse qui allait lui être dévolue ? Par quel artifice fût-il parvenu à faire vivre en paix toutes ces cités rivales,

toutes ces factions contraires, auxquelles le départ des armées de Carthage allait rendre le loisir de se déchirer ? Je ne me chargerai pas de le pressentir, car le ciel épargna au héros triomphant la délicate épreuve : Timoléon mourut en l'an 337. Moissonné à temps, il descendit au tombeau avec toute sa gloire, et les historiens s'accordèrent pour lui décerner le titre usurpé de pacificateur de la Sicile.

Celui qui pacifia réellement le malheureux royaume de Denys, ce fut un potier. Dépeuplée par la guerre et par les proscriptions, Syracuse plus d'une fois eût manqué d'habitants, si l'on n'eût pris soin de lui refaire, par des appels réitérés du dehors, une population. Timoléon, entre autres, y fit entrer jusqu'à cinq mille : colons venus de Corinthe ; il accorda également le droit de cité à tous les Siciliens qui consentiraient à s'y établir. Le père d'Agathocle, Carcinus, originaire de Rhegium, avait été admis par les Carthaginois dans la ville qui fut bâtie non loin de l'emplacement et probablement à l'aide des ruines d'Himère. Cet Italien nomade profita de l'occasion pour transporter ses pénates et son industrie à Syracuse. Agathocle, son fils, était né avec toutes les qualités qui font les aventuriers heureux, et les temps étaient alors singulièrement propices aux aventures. Dès qu'il eut l'âge d'homme, il laissa là l'argile et la roue paternelles, pour courir après la fortune.

Dans quelles luttes obscures, par quelle succession d'intrigues et d'exploits arriva-t-il à se faire peu à peu sa place au sein d'une société troublée ? L'histoire ne nous le dit pas bien clairement. C'était l'heure où la Grèce s'ébranlait tout entière, prête à se jeter sur l'Asie : le monde, pendant treize ans, n'eut d'oreilles et d'yeux que pour Alexandre ; ce qui se passait en Sicile avait perdu le don de l'intéresser. Nous savons cependant que, doué d'une force peu commune, Agathocle, à une époque où la force corporelle jouait un si grand rôle, étonna ses contemporains par le poids insolite des armes, avec lesquelles il se présenta dans le rang. Ce bras, qui jusqu'alors n'avait pétri que de la terre glaise, eût bandé sans peine l'arc d'Ulysse et brandi sans effort la lance de Diomède ou d'Ajax. Agathocle fut nommé chiliarque. Dès qu'on est colonel, on peut arriver à tout, pour peu que les révolutions y aident ; l'essentiel est de ne pas se tromper de chemin. L'ambitieux potier comprit du premier coup celui qu'il devait prendre. La faction oligarchique, incessamment terrassée, se relevait toujours obstinée et vivace. Agathocle ne se laissa point abuser par cette persistance ; l'avenir n'était pas de ce côté. Ce fut dans les bras de la démocratie que dès le début il se jeta. Pour, défendre sa cause, le peuple ne pouvait souhaiter un plus vaillant champion. Agathocle reçut de la confiance populaire le commandement de l'armée et, avec ce commandement qui déjà donnait tout, les pouvoirs les plus absolus. Le fils de Carcinus devait être **le gardien de la paix jusqu'à ce que la concorde fût parfaitement rétablie**. Rétablir la concorde dans une cité divisée depuis des siècles eût peut-être embarrassé un légiste : Agathocle trouva la chose simple, — il supprima les dissidents. A un jour donné ; les portes se fermèrent, les soldats se réunirent, les trompettes sonnèrent la charge ; quatre mille citoyens, **qui n'avaient d'autre tort que celui d'être les plus influents**, furent égorgés par les troupes chargées de la mission pacificatrice. Plus de six mille, à qui leur effroi sembla donner des ailes, réussirent à franchir les remparts ; ils coururent se réfugier dans Agrigente. La concorde était rétablie à Syracuse, car il n'y restait plus que les meurtriers et leurs complices. Les sept chefs de Thèbes se prêtèrent jadis un mutuel serment en plongeant leurs bras jusqu'au coude dans le sang d'un taureau : les septembriseurs syracusains trouvèrent un plus sûr moyen de cimenter à jamais leur union. Le massacre durait depuis deux

jours ; ils le suspendirent pour organiser méthodiquement le pillage. Quand les maisons des proscrits furent vides, Agathocle annonça l'intention de se retirer des affaires. Il voulait déposer le sceptre et la chlamyde, vivre désormais en simple particulier, sur le pied d'une parfaite égalité avec tous les citoyens. Il n'y eut qu'un cri dans la foule : **Agathocle n'avait pas le droit d'abandonner le peuple, qu'il venait d'arracher à la servitude ; le peuple lui imposerait au besoin par la force le fardeau de l'autorité absolue. On le contraindrait à régner.** Agathocle ploya ses épaules sous le faix ; il avait modestement quitté la chlamyde de pourpre, il la reprit sur l'heure, aux applaudissements de la multitude. La dette était le fléau des sociétés antiques ; Agathocle abolit les dettes et distribua des terres aux indigents. Quelle humeur morose eût pu refuser son approbation au nouveau règne ? Nul faste d'ailleurs n'environna la personne du tyran ; un souverain populaire n'a pas besoin d'un éclat emprunté pour rehausser son prestige ; point de gardes non plus à quoi auraient-ils servi ? Le fils de Carcinus se sentait trop bien protégé par ses bienfaits. Le vieux Denys, sur la fin de ses jours, devint sombre et atrabilaire ; Agathocle, jusqu'à sa dernière heure, demeura un tyran jovial. Nul n'aimait plus que lui à déposer la majesté suprême, à faire échange de joyeux propos et de fines railleries. Dans les banquets, dans les assemblées publiques, c'était toujours lui qui se montrait le bon compagnon. Il excellait à mettre les rieurs de son côté, plaisantant agréablement ses adversaires, les contrefaisant, provoquant par ses gestes, par les contorsions de son visage, la gaieté bruyante de la foule. Ce n'est pas lui qui eût passé une sarisse à travers le corps de Clitus ; il se fût contenté de le larder de coups d'épingle. La multitude avait bien rencontré cette fois le roi qu'il lui fallait ; aussi le garda-t-elle durant vingt-huit années contre toutes les levées de boucliers des mécontents. Néron fut moins pleuré, et Néron probablement mérita moins de l'être. Bien que l'histoire d'Agathocle ne puisse être pour nous que la résultante de récits contradictoires et de témoignages à bon droit suspects, puisque les contemporains qui l'ont écrite furent des exilés ou des écrivains enrichis des dépouilles de l'exil, nous nous écarterons, je crois, bien peu de la vérité en admettant qu'Agathocle fut à la fois **un général habile, entreprenant, bravant les dangers avec sang-froid, et un souverain non moins impie envers les dieux que cruel envers les hommes.** Les faits parlent plus haut que Timée ou Callias, et toutes les déclamations du monde n'y sauraient rien changer.

CHAPITRE VII. — SOLUTION NOUVELLE DU PROBLÈME DE LA TRIRÈME ANTIQUE.

Il n'y a peut-être parmi les modernes que deux hommes qui aient songé à évoquer l'ombre d'Agathocle : le patriarche de Ferney et moi. Le 30 mai 1779, jour anniversaire de la mort de M. de Voltaire, la scène française entendait le fils de Carcinus exposer, comment il avait pu monter au rang des rois ;

Sans avoir eu besoin d'une origine illustre.

L'argile, disait-il,

L'argile, par mes mains autrefois façonné,
A produit sur mon front l'or qui m'a couronné.

Dédaigneux à sa dernière heure de l'entrave grammaticale, Voltaire faisait de la politique ; il venait de recevoir la visite de Franklin ; moi, je ne m'occupe que de marine. Je m'imaginai même avoir trouvé une marine à l'abri des discussions passionnées, une marine qui ne pouvait plus être que le domaine des érudits retirés de ce monde. A ma grande, à mon extrême surprise, j'apprends que tout un corps d'officiers, de marins aussi renommés pour leur instruction que pour leur aptitude professionnelle, s'appête à me suivre sur ce terrain. Il y aurait là de quoi m'effaroucher, si je n'avais autant à cœur la solution d'un problème auquel j'ai consacré le meilleur de mes veilles. Le ministre de la marine italienne met au concours l'étude "de la tactique navale des anciens ; du programme posé résulte dès l'abord une œuvre remarquable :

Est-ce un affront pour toi ? Compose, écris, fais mieux !

Faire mieux ! ce n'est, en vérité, pas facile. Gil Blas, mon ami, prévient-moi quand tu t'apercevras que je baisse. M. le contre-amiral Luigi Fincati est un maître ; en quelques lignes, il a su exposer les difficultés du sujet et les résoudre, sinon d'une façon pour moi tout à fait satisfaisante, d'une façon du moins qui me semble aussi ingénieuse que nouvelle.

Prêtons toute notre attention à l'éminent amiral :

Les vaisseaux de guerre de la Méditerranée, nous dit-il, jusqu'à la moitié du seizième siècle, ne différèrent pas des vaisseaux des anciens, si ce n'est dans quelques parties accessoires. La forme, le tonnage, l'armement, l'appareil des rames, furent les mêmes à bord des trirèmes vénitiennes ou génoises et à bord des trières d'Athènes, de Syracuse et de Rome. Les ordres de bataille et les procédés de combat des marins italiens du moyen âge reproduisent-ils exactement ceux que nous décrivent Thucydide, Polybe, Tite-Live et autres auteurs ? On en trouvera la preuve dans divers ouvrages, notamment dans les *Historie del mio tempo* de Natal Conti, dans la *Nautica mediterranea* de Bartolomeo Crescenzo, dans les *Dialogues* de Cristoforo da Canale ; mais celui qu'il faut, avant tout, consulter à ce sujet, c'est le savant capitaine Pantero Pantera, qui, dans son *Armata navale*, corrobore à chaque pas ses prescriptions d'exemples tirés des batailles navales des anciens. De Salamine à Lépante, durant une période de près de vingt siècles, les vaisseaux de guerre par excellence furent toujours les trirèmes. Les dimensions de ces navires ne varièrent pas sensiblement ; on retrouve constamment le vaisseau à rames tel que l'a minutieusement décrit Cristoforo da Canale : long de cent vingt pieds,

large de seize, avec six pieds de creux. Deux armatures latérales sont destinées à soutenir les rames. Au-dessus de ces armatures se dressent les pavois verticaux qui protègent les rameurs, pavois que nous voyons porter successivement les noms de *talamii*, de *talari*, d'*ali* et de *morti*. Deux cents hommes, combattants et rameurs, composaient l'équipage. La proue était munie d'un réduit de combat qu'au moyen âge on appelait rambade, — *rambata*, — et que les anciens nommaient *catastromata*. La chiourme comprenait cent cinquante rameurs placés trois à trois sur chacun des vingt-cinq bancs, à droite et à gauche de la coursie. Les rames et les rameurs prenaient, suivant leur position, un nom particulier. Le *pianero* était le rameur qui s'asseyait le plus près de la coursie. Il avait en main une rame longue de trente-deux pieds vénitiens¹. Le posticcio était le second rameur du banc ; la longueur de sa rame ne dépassait pas trente pieds et demi. Le terziccio ou terzarolo, assis à toucher le bord de la galère, manœuvrait une rame de vingt-neuf pieds et demi. Ces mêmes rameurs s'appelaient dans l'antiquité : les premiers thranites, les seconds zygites, les troisièmes talamites, parce qu'ils avaient leur poste de nage près du talamio. L'amiral Jurien de la Gravière n'admet pas la possibilité de faire manœuvrer trois rames contiguës par trois rameurs assis sur le même banc. Il invite à ce sujet les républiques de Gênes et de Venise à *ne pas compliquer la question*. Je puis donner à l'honorable auteur de la Marine de l'avenir l'assurance que nous avons fait jadis asseoir trois rameurs sur le même banc. Ce banc était obliquement tourné vers la poupe, comme on peut le voir dans le dessin où messer Cristoforo da Canale a représenté une trirème vénitienne. Chacun des rameurs manœuvrait séparément une rame dont j'ai indiqué plus haut les dimensions. Les rames étaient assujetties, en dehors du bord, à l'aide d'une estrope et d'un tolet, — *con stroppo e scalmo*, — sur une lisse, — un *filareto*, — qui courait longitudinalement, soutenue par une rangée de herpes, *baccalari*. — Il y avait trois lisses, — trois filarets, si l'on veut employer la langue spéciale des galères. — Les lisses étaient séparées par un espace égal à celui qui séparait les trois rameurs assis sur le même banc. Les trois tolets, — autrement dit les trois scaumes ; — étaient plantés sur les trois filarets, de façon à former une ligne oblique à la quille et parallèle à la ligne du banc. Les rames sortaient donc au-dessous des pavois en groupes de trois rames ; l'intervalle ménagé entre les groupes était égal à l'intervalle ménagé entre les bancs. Vers le milieu du seizième siècle s'introduisit la rame dite *di scaloccio* ; les bancs, qui d'abord étaient obliques en allant du centre à la poupe, furent dès lors placés perpendiculairement à la quille. Les trois rameurs demeurèrent à leur banc, mais, au lieu de voguer chacun avec une rame, ils agirent tous les trois ensemble sur un seul et même aviron.

Tout cela est sans doute fort élégamment exposé. Les laborieuses recherches de M. Jal, — critique scrupuleux et homme d'esprit à la fois, — l'avaient déjà conduit à une conclusion identique, du moins en ce qui concerne les bâtiments à rames du moyen âge. M. Jal, malgré la haute confiance que j'étais habitué à placer dans ses assertions, ne réussit pas à me convaincre. Que M. l'amiral Fincati me permette de lui dire que, s'il m'a vivement intéressé, il ne m'a pas convaincu davantage. Les bancs, sur les galères françaises tout au moins, n'ont jamais cessé d'être disposés obliquement à la quille ; on s'est bien gardé de les redresser quand on a voulu faire usage de la rame *di scaloccio*, les bras des trois files de rameurs auraient eu des courbes trop inégales à décrire. Ce n'est pas

¹ Le pied vénitien était de 0m,347.

cependant à ce mince détail que je veux m'arrêter. La construction de la trirème d'Asnières a eu le grand avantage d'ébranler les convictions les mieux enracinées et de ruiner dans beaucoup d'esprits l'idée jusqu'alors généralement admise de la superposition des rames. Je n'hésite pas à croire que, si l'on bâtit jamais une galère vénitienne sur les données et d'après les dessins de messer Cristoforo da Canale, on s'apercevra bientôt qu'il n'est pas facile de faire agir sans trouble des groupes de trois rames, quand ces rames parallèles ne sont séparées que par un intervalle de quelques centimètres. On avait fourni à M. Jal les plus vigoureux matelots de Cherbourg. Il n'osa pourtant leur donner que des rames de sept mètres vingt centimètres. Telle est à peu près la longueur de nos avirons de chaloupe. Mais ici ce sont des rames de trente-deux, de trente et de vingt-neuf pieds vénitiens qu'il s'agit de manier. Je considère la chose comme au-dessus des forces d'un seul homme.

Il m'en coûte, croyez-le bien, de douter encore, quand les textes et les dessins que vous invoquez me condamnent ; le scepticisme n'a jamais été l'oreiller de mon choix. Je doute cependant, parce qu'en pareille matière il est difficile d'imposer silence à l'instinct de l'homme de métier, mis, par une combinaison qui semble inexplicable, en révolte. Je n'en conserve pas moins le très ferme espoir que le jour n'est pas éloigné où la lumière à laquelle j'aspire me viendra de la jeune Italie éclatante. C'est aux marins italiens qu'il appartient de nous faire connaître une marine dont les fastes se confondent avec leur glorieuse histoire, marine que ne mentionneraient même pas nos annales, si nos rois, à diverses reprises, n'en avaient emprunté à prix d'argent le concours. Que l'on imite donc en Italie le généreux exemple qui, sur l'initiative de l'empereur, fut dénué il y a quelques années par la France ! Puisqu'on y croit posséder le secret des trirèmes du moyen âge, qu'on en fasse descendre une tout équipée des chantiers. Si cette trirème se meut, si elle marche en avant, si elle se reporte avec facilité en arrière, si elle tourne à droite et à gauche sans que les avirons se mêlent et sans que les matelots se gourment, à l'instant je mets bas les armes.

En affirmant la trirème du moyen âge tel qu'ils la conçoivent, les Italiens auront fait un grand pas vers la découverte de la trirème antique, car je partage entièrement sur ce point l'opinion de l'honorable amiral Fincati : la trière d'Athènes et la trirème de Venise sont sorties du même nid. Nous avons là deux sœurs auxquelles il est permis de différer par les traits du visage ; il serait étrange qu'elles n'eussent pas gardé, au moins dans leurs allures, un certain air de famille. Trois rameurs par banc, voilà le point incontesté et incontestable de ressemblance. Sur les vaisseaux de guerre de l'antiquité et sur les bâtiments à rames des républiques italiennes, on voguait à trois. De quelle façon agissaient les rameurs ? comment étaient-ils assis ? Des siècles de critique n'ont pu éclaircir encore ce problème. Voulez-vous, à toute force, armer chacun des rameurs de sa rame ? Par amour de la paix et dans le vif désir que j'éprouve d'en finir, j'y consens ; mais alors reconnaissez vous-même que les tables attiques, sur lesquelles s'est appuyée l'érudition allemande, valent bien le témoignage de messer Christophe, car elles nous offrent au moins des chiffres plausibles — seize pieds de longueur de rame au lieu de trente-deux. — Quelle tentation, sans vouloir pour cela trancher de l'Alexandre, on éprouve de donner un bon coup de couteau dans ce nœud gordien ! Serez-vous plus patient que moi ? essayez-vous d'en délier tout doucement les complications ? vous allez, je vous en préviens, rencontrer en chemin [un tour-mort et deux demi-clefs](#) qui ne laisseront pas de vous causer un sérieux embarras. Je veux parler de la célèbre phrase d'Aristophane : *Prospardin is to stoma id thalamaki*. Les commentateurs se sont

crus en droit de traduire le mot *thalamaki* par la périphrase *inferiori remigi*. Qui sait si de cette licence ne sera pas venu tout le mal ? Quoi qu'il en puisse être, je me sens à bout de forces. A ce travail ingrat je perdrais le sommeil ; s'en charge désormais qui voudra : je ne m'en mêle plus. S'il a existé des trirèmes telles que les décrivent messer Cristoforo da Canale, le capitaine Pantero Pantera, Thucydide, Polybe et Tite-Live, il en peut exister encore. Qu'on en construise donc une et qu'on nous la montre ! Pendant que les Italiens continueront d'approfondir la construction de la trirème antique, j'étudierai de mon côté l'emploi que les anciens en faisaient pour changer brusquement leur front de bataille. Les anciens ont accompli avec leurs trirèmes ce que nous n'oserions pas tenter avec nos vaisseaux. Nous pouvons donc en toute humilité leur demander sur ce point des leçons. Bonaparte lui-même aurait pu en recevoir d'Agathocle.

CHAPITRE VIII. — L'EXPÉDITION D'AGATHOCLE EN LIBYE.

Quand Agathocle se fut débarrassé de tous les ennemis intérieurs qui lui faisaient obstacle, il se crut en mesure de déclarer la guerre aux Carthaginois. Il n'y a de tyrans durables que les tyrans sacrés par la victoire. Les Carthaginois n'étaient pas cependant des ennemis qu'il fût facile de prendre au dépourvu. Ils avaient des espions et des partisans secrets dans toutes les villes de la Sicile. Cent trente trières partirent à l'improviste de Carthage sous les ordres d'Amilcar. Soixante disparurent en route ; deux cents vaisseaux de transport sombrèrent dans la même tempête. Ce désastre n'empêcha point Amilcar de prendre terre en Sicile avec une armée redoutable encore. Attaqué dans son camp par Agathocle, le suffète dut son salut à un millier de frondeurs baléares. Amilcar déploya tout à coup en ligne cette infanterie légère. Les flèches des archers, les javalots des hoplites venaient s'émousser sur les boucliers ; les pierres lancées par la fronde pesaient près d'une livre ; nulle arme défensive ne leur résista. La lutte néanmoins se prolongeait quand une nouvelle escadre, amenant un renfort de Libyens, apparut. Agathocle se trouva impuissant à retenir ses troupes. L'armée de Sicile perdit dans cette seule journée plus de sept mille hommes. A l'instant, toutes les villes soumises relèvent la tête et s'insurgent. Obéi la veille, obéi d'un bout de la Sicile à l'autre, Agathocle n'a plus pour refuge que les remparts imprenables de Syracuse. En cette heure de détresse, Agathocle eut une inspiration de génie, une inspiration qui le range au nombre des plus grands généraux dont l'histoire ait jamais eu à enregistrer les hauts faits. Il résolut de transporter le théâtre de la guerre en Libye. Un siècle plus tard, Scipion l'Africain ne sera que son imitateur.

Se figure-t-on quelle eût été la surprise de l'Allemagne, si, au moment où ses troupes marchaient sur Paris, elle eût appris tout à coup qu'une armée française venait de débarquer à Stettin ? Nous étions maîtres de la mer alors ; la flotte d'Agathocle était, au contraire, bloquée dans Syracuse par des forces supérieures. La bataille du Crimèse avait enlevé aux Syracusains la majeure partie de leur infanterie ; la cavalerie seule s'était dérobée presque en totalité à la poursuite : ce fut principalement sur cette cavalerie qu'Agathocle compta pour mettre à exécution -le plus audacieux des desseins. Entre tous les bâtiments à rames que contenait l'arsenal d'Ortygie, Agathocle en choisit soixante. Ces soixante trières pourraient transporter environ douze mille hommes, à raison de deux cents hommes par navire. Il était impossible de trouver place sûr des trières ou sur des quinquérèmes pour des chevaux. Les cavaliers n'emportèrent, avec une armure complète, que leurs selles et leurs brides. Les préparatifs de l'expédition furent bientôt terminés. Le fils de Carcinus n'avait divulgué son secret à personne. Voulait-il aller à Catane ? se proposait-il de se diriger sûr Panorme ? On pouvait tout admettre, excepté la pensée qu'Agathocle songeât à conduire une armée en Libye. Ce sont là les heureux privilèges de l'audace. La hardiesse même des plans qu'elle mûrit en dérobé plus sûrement la connaissance que toutes les précautions mystérieuses dont elle les enveloppe. Les Anglais ne voulurent jamais croire que Bonaparte se préparait à se rendre en Égypte ; le débarquement des alliés en Crimée, la marche de l'armée française sur Novare, furent protégés par la même confiance incrédule. Les troupes siciliennes, tenues constamment sous les armes, n'attendaient plus qu'un moment propice pour monter à bord. Le frère d'Agathocle, Antandre, était déjà investi du

gouvernement de Syracuse. La station navale des Carthaginois cependant ne perdait pas de vue l'entrée du port ; il semblait difficile, tant que quelque gros temps ne la contraindrait pas à s'éloigner, de parvenir à tromper sa surveillance. Si l'on ne comptait pas sur les incidents heureux, la guerre deviendrait impossible ; le grand mérite d'un général consiste à ne pas laisser un de ces incidents se produire sans se trouver prêt à le saisir au vol. Attentif à profiter de la moindre faveur du destin, Agathocle gardait ses soldats consignés et ses rameurs couchés entre les bancs. Le hasard n'a jamais servi que les troupes dociles et les chefs vigilants ; il vint promptement au secours d'Agathocle. Des bâtiments de transport, chargés de vivres, longeaient la côte dans l'espoir de forcer le blocus ; les Carthaginois se portent imprudemment avec toutes leurs forces à l'encontre de ce gros convoi ; l'entrée du port reste ainsi dégagée. Il n'y avait pas un instant à perdre : les troupes s'embarquent, les soixante bâtiments à rames s'élancent. La passe est franchie. Les Carthaginois aperçoivent alors la flotte syracusaine ; ils se rangent en ligne, car ce ne peut être que pour combattre et pour défendre le convoi assailli que cette flotte a dû se décider à sortir enfin du port. Étrange et inexplicable manœuvre ! les vaisseaux syracusains continuent de s'éloigner à toutes rames dans le sens opposé. Ils se soucient bien du convoi ! C'est à la Libye qu'ils en veulent. Les Carthaginois ont reconnu, mais trop tard, leur erreur ; la flotte de Syracuse leur échappe. En chasse ! et promptement ! Amarinera le convoi qui pourra.

Je ne connais pas, dans la longue histoire de ces guerres maritimes dont j'ai passé ma vie à fouiller les annales, d'épisode plus curieux, plus rempli d'émotion, que celui qui, le 15 août de l'année 310 avant notre ère, eut pour théâtre le canal de Malte. Ce large bras de mer, souvent si orageux, qu'un cataclysme de date probablement récente est venu creuser entre la Sicile et l'Afrique, a vu bien des naufrages ; il n'avait jamais eu le spectacle de deux flottes luttant, dans de gigantesques régates, pendant plusieurs jours, de vitesse. Figurons-nous le blocus de Toulon, rompu en vue de l'escadre de Nelson par l'expédition d'Égypte ; imaginons-nous la colonie d'Alger repliée sur elle-même en tendant les bras à des secours que l'ennemi suit de près : quel nuage de voiles, dans le premier cas, on aurait déployé ! quelle consommation de houille on ferait dans le second ! L'anxiété cependant dut être plus fiévreuse encore durant cette longue joute où le céleste inquiet continua vraisemblablement de marquer plus d'une fois la cadence, quand déjà l'aviron, lassé et insensible au rythme, ne savait pins que battre l'onde à coups inégaux. De Syracuse au point le plus rapproché de la côte d'Afrique, quel que soit le chemin que l'on prenne, la distance ne saurait être inférieure à soixante-quinze ou à quatre-vingts lieues. Immense traversée pour des bâtiments à rames ! Le chevalier de Cernay s'applaudit comme d'un tour de force d'avoir osé faire voguer ses forçats d'une haleine d'Antibes à Monaco, en allant à Gênes, et du mouillage de Cavalaire à la petite passe des îles d'Hyères au retour. On ne saurait admettre que le passage de la Sicile en Libye se soit accompli sans qu'à diverses reprises le mât ait été dressé et la voile livrée à un vent favorable. L'opération était laborieuse à bord de nos quinquérames ; je suppose que les anciens usaient de mâts moins lourds et de voiles moins vastes. Je remarque, il est vrai, de bien longues antennes à bord des navires que la princesse Haïtschopou, fille de Thoutmôs Ier, envoya, vers le neuvième siècle avant notre ère, explorer dans la mer Érythrée les Échelles de l'encens ; mais ces navires dont je dois la connaissance à une gracieuse communication de M. Maspero, ne sont ni des trières, ni des quinquérèmes ; ce sont bien plutôt de grands *pros* malais. Les navires d'Agathocle n'auraient pu s'embarrasser d'une

semblable voilure qu'à la condition de vouloir combattre, comme le firent nos galères, les mâts hauts, et telle ne paraît pas avoir été la coutume des anciens. Tout nous donne à penser que les anciens se faisaient un jeu du mitage et du démâtage de leurs vaisseaux longs ; dès que le vent s'annonçait contraire, ils couchaient à la fois vergues et mâts sur le pont. Nous nous contentions, au seizième et au dix-septième siècle, d'abaisser nos antennes. C'est l'usage des galères, dit un des nombreux manuels de manœuvre qui nous sont restés de cette époque, d'abord que le vent calme, d'amener les voiles. Ce manège se fait trop souvent peut-être, car il fatigue la chiourme presque autant que la rame. La chiourme aimerait mieux voguer toujours en avant, sans discontinuer, que d'être obligée de hisser cinq ou six fois les antennes de mestre et de trinquet. Sait-on quelle était la longueur de ces vergues sur les galères subtiles ? Cent sept et quatre-vingt-seize pieds. Les basses vergues d'un vaisseau de 74 n'ont jamais dépassé quatre-vingt-dix et quatre-vingt-deux pieds. J'estime trop les anciens, ou du moins les Grecs, pour croire qu'ils soient tombés, avant d'avoir eu l'esprit gâté par l'Asie, dans de pareilles exagérations.

Tantôt à la rame, le plus fréquemment, je pense, à la voile, la flotte d'Agathocle poursuivait son chemin. Quelle route a-t-elle prise ? Diodore de Sicile l'ignorait sans doute, car il ne nous apprend rien sur ce point. Je sais fort bien, pour moi, celle que j'aurais choisie : j'aurais longé toute la côte de Sicile jusqu'à Sélinonte, et de là j'aurais coupé au plus court sur Porto-Farine. Est-ce là l'itinéraire adopté par Agathocle ? J'inclinerais vraiment à le croire, quand je lis dans Diodore de Sicile la description des lieux où la flotte de Syracuse aboutit. Cette flotte était en mer depuis six jours et six nuits ; les Carthaginois avaient perdu sa trace ; le septième jour, au matin, le hasard mit de nouveau les deux escadres ennemies en présence. La chasse reprend plus vive et plus acharnée que jamais.

Je ne trouve que quatre manières de voguer, écrivait à la fin du dix-septième siècle un de nos capitaines de galères. La première, c'est de faire toucher le genou de la rame sur le banc où l'on monte en y mettant le pied. Telle est la vogue qu'on emploie lorsqu'on sort du port ou lorsqu'on y entre. J'ai vu autrefois voguer sur la réale continuellement à *toucher banc*, surtout lorsque le général y était. Cette vogue est bien la plus belle, mais aussi elle est la plus fatigante pour la chiourme. La seconde vogue, dite *la vogue à passer le banc*, est celle dont on fait usage lorsqu'on est en route. On monte sur le banc sans le faire toucher par le genou de la rame. La troisième vogue se nomme *la passe-vogue*, en d'autres termes la vogue à coups pressés. Je la considère comme la pire de toutes. Je ne voudrais jamais m'en servir ; elle fatigue trop la chiourme et ne fait pas pour cela mieux avancer la galère. La passe-vogue n'est bonne que pour une petite course, pour une course d'une lieue au plus. La quatrième et dernière vogue consiste à faire donner une vogue bien large et à ne pas passer le banc. Cette vogue peut servir lorsque vous voulez ménager votre chiourme et ne la pas fatiguer. Je la juge inutile, car en ce cas il vaut encore mieux faire voguer par quartier. Pour bien voguer, il faut que la chiourme de la bande droite, — nous dirions aujourd'hui du côté de tribord, — monte de la jambe droite sur le banc et soit ferrée de la jambe gauche. La chiourme de la bande sénestre, — du côté de bâbord, — mettra le pied gauche sur le banc et sera ferrée de la jambe droite.

Un seul mot nous suffit, je pense, pour écarter toute ambiguïté de ce texte. Le banc sur lequel les rameurs mettent le pied est le banc de nage qui se trouve immédiatement devant eux. L'enjambée était grande à bord des quinquérèmes ; on facilita le mouvement en plaçant sous le banc un barrot qui reçut, de l'usage auquel on le destinait, le nom de *pédaque*. Rendons grâce à ces capitaines par

qui nous avons été si bien renseignés ! Que les anciens n'ont-ils mis dans leurs œuvres cette inappréciable précision ! ou plutôt que ne refusâmes-nous aux commentateurs et aux numismates le droit d'intervenir dans une question assez embrouillée déjà ! Car enfin il faut être juste : entre Virgile et Barras de la Penne, pour nous faire une idée de la passe-vogue, de la *volta arrancata*, il semble en vérité que nous n'ayons que l'embarras du choix.

Écoutons d'abord Barras de la Penne : On met, dit-il, dans une galère ordinaire cinq rameurs à chaque rame. Celui qui tient le bout de la rame fait plus de force que les autres ; c'est lui qui conduit le mouvement. On l'appelle *vogue-avant*. Tous les rameurs regardent la poupe. On considère trois temps dans l'action du rameur : dans le premier, il se lève de son banc ; dans le second, il pousse le genou de la rame vers la poupe de la galère. C'est alors que le vogue-avant fait un pas et monte du pied droit sur la pédague, pendant que son autre pied demeure appuyé sur la banquette. Il allonge son corps et ses bras vers la poupe. Les autres rameurs se sont aussi levés et ont fait également un pas plus ou moins grand, selon qu'ils sont plus ou moins rapprochés du bout de la rame. Au troisième temps, les rameurs retombent sur leur banc en se renversant vers la proue, les bras toujours tendus. Ils font décrire ainsi au genou de la rame une espèce de demi-cercle. C'est dans ce troisième temps que la pale de la rame se plonge dans la mer et fait force sur l'eau qu'elle chasse vers la poupe.

Virgile est plus bref ; il n'en dit pas moins en quelques mots. Quatre navires se disputent le pris de la course : la *Baleine*, la *Chimère*, le *Centaure*, la *Scylla* peinte en vert. La *Chimère*, masse énorme, est bien une de ces trirèmes que Virgile a du voir plus d'une fois évoluer dans le golfe de Naples. Une triple file de jeunes Troyens est rangée sur ses rames, et la voix du céleuste fait lever de chaque banc trois rameurs à la fois :

*Urbis opus, triplici pubes quam Dardana versu
Impellant ; terno consurgunt ordine remi.*

Brillants d'or et de pourpre, les capitaines ont pris poste à la poupe ; les rameurs se sont assis à leurs bancs. Le front couronné de branches de peuplier, les épaules nues, le buste luisant d'huile, ils attendent le signal, la main sur l'aviron, le corps penché en avant, les bras déjà tendus. La trompette résonne, un grand cri lui répond, les quatre vaisseaux bondissent, libres de toute entrave. Les muscles de la chiourme ont, d'un commun effort, brusquement attiré toutes les poignées d'aviron vers la proue. Un bouillonnement soudain s'est produit ; la pelle de la rame retourne le flot sur lui-même, comme le soc de la charrue verse de côté le sol qu'il déchire.

Adductis spumant freta versa lacertis.

Nous n'en sommes cependant encore qu'à la quatrième vogue, — à la vogue assise. — Voici venir le moment décisif, le moment de la lutte suprême. Le capitaine du *Centaure* court de sa personne au centre du couloir. — Disons, si vous l'aimez mieux, de l'*agea*, de l'*aditus*, de la *coursie*, — sorte de corridor qui sépare les rameurs de la bande droite, des rameurs de la bande sénestre : Debout, s'écrie-t-il, *compagnons d'Hector ! Arranque et casque à proue !*

Nunc, nunc insurgite remis !

Les rameurs se dressent ; tout le poids de leur corps va désormais peser sur l'extrémité du levier.

Certamine summo

Procumbunt.

N'est-ce point assez clair ? laissons Lucain venir ici en aide à Virgile : **Ils retombent sur leurs bancs**, nous dira dans ces vers qui ont chanté l'agonie de la liberté romaine l'auteur de la Pharsale, **et le bout de la rame vient frapper leur poitrine.**

In transtra cadunt et remis pectora pulsant.

Je souhaite bonne chance aux rameurs d'Agathocle, mais je les vois d'avance aussi essoufflés que les joueurs de Virgile. Leur flanc est haletant et leur bouche se dessèche ; une sueur abondante ruisselle sur tout leur corps.

Creber anhelitus artus

Aridaque ora quatit ; sudor fluit undique rivis.

Si vous usez trop longtemps de la passe-vogue, a dit le prudent capitaine que je ne saurais me lasser de citer, **vous mettrez votre chiourme hors d'haleine.** Agathocle n'avait réussi à embarquer douze mille hommes sur ses soixante trirèmes qu'à la condition de confier le maniement de la rame aux soldats de Syracuse, aux mercenaires grecs, aux Samnites, aux Tyrrhéniens, aux Celtes ; il emmenait très peu de rameurs de profession ; les chiourmes de Carthage se composaient au contraire en majeure partie de vieux galériens. Aussi les Carthaginois gagnèrent-ils rapidement du terrain. Les deux flottes atteignent presque en même temps le rivage. Un combat s'engage sur là grève : les soldats d'Agathocle ont repris ici tout leur avantage ; la pique en main, ils refoulent promptement les Carthaginois sur leurs vaisseaux.

Quand on a débarqué en pays ennemi, que faut-il faire ? Il faut avant tout ne pas s'attacher au littoral, ne pas essayer de s'y retrancher ; on serait bientôt investi si l'on n'était pas affamé. Voilà pourquoi la meilleure protection que puisse espérer une contrée qui se trouve exposée à de soudaines descentes est encore quelque large ceinture de terrain désert, surtout quand ces déserts se composent, comme ceux du Mexique, de vingt-cinq lieues de terres chaudes. Agathocle par bonheur était tombé sur un district fertile. Il mit le feu à ses vaisseaux, après en avoir retiré ce qui se pouvait emporter à dos d'homme, et prit sur-le-champ la route qui devait le conduire dans l'intérieur. Nous avons de vaillants soldats ; ne leur demandez pas de porter autre chose que leurs sacs, et encore attendez-vous à ce qu'ils les trouvent bien lourds quand ils auront parcouru sous un soleil ardent quinze ou seize kilomètres : La force de résistance de nos armées ne peut se comparer à celle dont firent preuve en mainte occasion les armées grecques. Le pays au sein duquel s'engageaient les troupes d'Agathocle était entrecoupé de jardins et de vergers qu'arrosaient de tous côtés des canaux et des sources. Des maisons de campagne d'une construction à la fois solide et élégante bordaient la route ; sur les coteaux s'épandaient de grands champs de vigne ou s'étagaient des bois d'oliviers. L'aspect de la Sicile n'eût pas respiré davantage la richesse. L'armée d'Agathocle rencontrait un véritable Éden ; non seulement elle n'avait pas à craindre de souffrir de la soif ou de mourir de disette, mais elle trouvait, à peine débarquée, le moyen de monter sa cavalerie. Des bandes de chevaux, d'innombrables troupeaux de bœufs et de moutons paissaient en liberté dans les opulentes prairies de la plaine

Mégalopolis, — quelle était cette ville ? — fut rapidement enlevée par surprise. Les Carthaginois étaient habitués à porter l'invasion chez les autres ; ils n'avaient jamais songé qu'ils auraient à la repousser à leur tour. De Mégalopolis, Agathocle se porta sous les murs de Tynès la Blanche. Tynès, on pour mieux dire

Tunis, — car on s'entend mieux quand on fait usage des noms modernes, — n'était, suivant Diodore, qu'à trente-six ou trente-sept kilomètres de Carthage. Malgré son enceinte de murailles blanchies, comme nous les voyons encore de nos jours, à la chaux, Tunis ne pouvait passer pour une place forte ; elle se croyait sans doute suffisamment protégée par le grand lac salé qui débouche au fond du vaste golfe dont Carthage occupait le bord. Agathocle, arrivant de Porto-Farine ; attaqua les remparts du côté de la plaine ; Tunis n'essaya pas même de se défendre. Tout allait donc à souhait. Les Carthaginois revenaient cependant peu à peu de leur stupeur. Les vieilles troupes se trouvaient en Sicile ; le seul parti à prendre était de faire de nouvelles levées. On sait ce que valent ces armées qu'on improvise à la veille d'une bataille. Les généraux de Carthage, Hannon et Bomilcar, n'en marchèrent pas moins à la rencontre d'Agathocle. Ils avaient rassemblé quarante mille fantassins, un millier de cavaliers et deux mille chars. Le matériel de guerre n'est jamais ce qui manque à une grande cité ; mais ces chars, dont les bas-reliefs retrouvés dans les ruines de Ninive nous offrent probablement une image exacte, n'étaient bons qu'à faire peur aux Libyens ; les Grecs ouvrirent leurs rangs et les laissèrent passer. Un certain désordre se produisit néanmoins dans la ligne épaisse qu'ils traversent ; Hannon saisit le moment, l'infanterie carthaginoise s'ébranle ; elle se jette, à la suite des chars, dans la trouée. La trouée se referme sur elle. Ce ne fut pas un combat, ce fut un massacre. Hannon fit une résistance désespérée ; quand il s'affaissa, il était couvert de blessures. Son collègue, Bomilcar, essaya de se retirer en bon ordre sur une hauteur voisine ; la panique se mit dans sa troupe, et les fuyards ne s'arrêtèrent que sous les murs de Carthage. Agathocle était maître de la Libye. La journée ne lui avait pas coûté deux cents hommes.

La plupart des villes que Carthage retenait autrefois dans son alliance n'attendirent pas même les sommations de l'envahisseur pour se soumettre. La première maille rompue, tout le réseau, en pareil cas, s'échappe. Avec une activité merveilleuse, Agathocle tira parti de ce désarroi. Il était aujourd'hui sur le littoral, le lendemain il courait aux confins du désert, puis brusquement on le voyait revenir vers la mer. Il portait un coup aux Libyens, un nouveau coup aux Carthaginois, allant d'une place à l'autre, conquérant à chaque pas des alliés et faisant vivre sa petite armée dans l'abondance. Carthage un instant se crut perdue. Elle avait demandé des renforts en Sicile ; Amilcar ne put lui envoyer que cinq mille hommes. Il promettait davantage quand il aurait fait tomber Syracuse.

Les Syracusains cri effect étaient aux abois. Investis par terre, bloqués du côté de la mer par la flotte ennemie, il leur restait peu de vivres. Une barque à trente rames, construite par Agathocle avec des bois coupés en Afrique, parvint à passer à travers la croisière qui gardait l'entrée du grand port. Les souverains audacieux font les capitaines intrépides ; une trirème de Carthage menaçait déjà de sa proue la barque sicilienne traquée par toute une armée, quand une volée de flèches lancées par les balistes arrêta court la poursuite. Les Syracusains apprirent ainsi l'éclatante victoire qu'Agathocle venait de remporter en Libye. Ce n'était pas l'heure de capituler en Sicile. Toutes les offres d'Amilcar furent repoussées avec indignation, toutes ses menaces ne firent que raffermir la résolution de tenir jusqu'à la dernière extrémité. L'hiver approchait, et le blocus deviendrait nécessairement moins étroit. Amilcar comprit la nécessité de brusquer les choses ; il donna un assaut général à la place. Cet assaut, malgré la furie guerrière qu'y apportèrent les Carthaginois, vint se briser contre la solidité des défenseurs groupés sur les remparts. Le suffète avait voulu diriger l'attaque

en personne ; il tomba presque mort aux mains des Syracusains. On le chargea de fers et on le traîna ainsi enchaîné dans les rues de la ville. Quand on l'eut accablé de mauvais traitements et abreuvé d'outrages, on lui trancha la tête. Agathocle reçut ce trophée en Libye. La fortune secondait partout ses armes.

CHAPITRE IX. — L'ABUS DE LA VICTOIRE.

On a eu raison de le dire : il ne suffit pas de vaincre, il faut aussi savoir user de la victoire. J'ajouterai qu'il n'est peut-être pas moins important de savoir n'en pas abuser. Mais où commence l'abus ? Le succès généralement en décide. Nous a-t-on assez conseillé d'évacuer la régence conquise par la Restauration sur les Barbaresques ? La Restauration elle-même ne voulut-elle pas la donner au pacha d'Égypte ? Et pourtant, lorsque dans quelques siècles on demandera ce que faisait la France pendant que se déplaçaient en Europe les vieilles suprématies et que tant de nations reculaient les bornes de leur territoire, nos arrière-neveux ne seront-ils pas fiers de pouvoir répondre : *La France, en ces jours sombres, faisait l'Afrique française* ? Bien des œuvres éphémères passeront pour la postérité, il n'en restera peut-être que deux dignes de prendre place dans l'enseignement historique des écoles : la colonisation de l'Algérie et le percement de l'isthme de Suez. Ce fut la tâche de la même génération : à l'avenir d'employer aussi bien son temps ! Qu'était venu chercher Agathocle en Libye ? La paix que les Carthaginois lui refusaient en Sicile. Cette paix, Carthage ne la refusait plus ; elle l'aurait implorée au besoin. Pourquoi donc Agathocle ne songeait-il pas à traiter ? C'est qu'Agathocle se croyait alors de force à mener à bonne fin ce que les Romains ne devaient accomplir que cent soixante-quatre ans plus tard. Il voulait ruiner à jamais l'ascendant de Carthage et fonder un empire grec en Afrique. Ne pouvait-il, en effet, nourrir le juste espoir d'hériter de la colonie phénicienne, puisque Alexandre avait bien pu se substituer en Asie à Darius ?

Le tyran sicilien n'aurait pas conçu ce projet, que d'autres y auraient probablement dirigé leur ambition. Chacun, à cette époque, rêvait les destinées d'un Cassandre ou d'un Séleucus ; le monde déchiré appartenait aux officiers de fortune. Chassées de leur patrie par les troubles civils, des populations entières d'exilés erraient en tous lieux, cherchant un camp plus encore qu'une cité qui les accueillît, prêtes à grossir la première armée qui voudrait solder leurs services. Un lieutenant de Ptolémée, Ophellas, pressé de s'affranchir d'une tutelle importune et de se créer, un rôle indépendant, recruta parmi ces volontaires une troupe nombreuse et se rendit maître des villes de la Cyrénaïque. Le bruit de ses progrès ne tarda pas à parvenir aux oreilles d'Agathocle. Était-ce un rival que le sort lui suscitait ? Ophellas serait un rival s'il ne devenait pas un allié. Agathocle ne désespéra point de circonvenir le vaillant soldat qui fut peut-être aussi brave qu'Ajax, mais qui ne paraît pas avoir possédé la prudence d'Ulysse. Il détacha près du condottiere un agent investi de sa plus intime confiance. *Partez, lui dit-il, et tâchez de faire comprendre à Ophellas que je ne suis pas venu en Libye pour accroître mes domaines ; je n'ai d'autre ambition que d'obliger les Carthaginois à évacuer la Sicile. Si j'eusse eu le goût des conquêtes, n'avais-je pas l'Italie sous la main ? Me serais-je exposé à traverser une mer orageuse quand il me suffisait de franchir un détroit large de quelques lieues à peine ? Qu'Ophellas vienne m'aider à humilier l'orgueil de Carthage, je le laisserai volontiers le maître en Afrique !* Ophellas ne soupçonna pas ce que pouvait renfermer de ruse le cœur d'un tyran sicilien. Il se mit en campagne avec plus de dix mille hommes d'infanterie, avec six cents cavaliers, avec cent chars de guerre ; il marcha deux mois à travers les sables, sous un soleil brûlant, et arriva enfin, après d'incroyables fatigues, au camp d'Agathocle. L'imprudent allait au-devant de sa destinée. Ce n'était pas un allié, c'étaient des renforts que voulait le grand

parvenu qui se faisait un jeu des serments les plus solennels ; Ophellas lui amenait ce qu'il n'avait plus le moyen de faire venir de la Grèce ou de l'Italie. L'accueil que réservait Agathocle au héros fourvoyé entretint pendant quelque temps ses illusions ; mais bientôt une collision naquit entre les deux armées à l'occasion du partage du butin. Des deux côtés on courut aux armes. La lutte était trop inégale pour ne pas se terminer promptement à l'avantage de celui qui l'avait artificieusement provoquée. Ophellas, entouré, résista jusqu'au bout. Il mourut sans demander quartier, comme devait mourir un compagnon d'Alexandre. Ses troupes passèrent sur-le-champ dans les rangs de l'armée sicilienne.

A partir de ce jour, Agathocle ne fut plus un tyran ; il prit le titre de roi, aux acclamations enthousiastes des soldats d'Ophellas aussi bien que des siens. Il se fût fait adorer comme un dieu, s'il en eût conçu la pensée ; il était trop sceptique et d'esprit trop narquois pour convoiter de pareils honneurs : ce n'est pas d'encens que semblables natures se nourrissent. Et d'ailleurs, à quoi bon ? Ce qui pouvait être utile en Asie, où l'on vénérât des dieux bienfaisants, devenait superflu dans l'Afrique, vouée aux sanglants sacrifices de Moloch. Tout ce qui rendait un culte superstitieux à la force ne se prosternait-il pas déjà devant Agathocle ? Utique et Bizerte ne venaient-elles pas de lui ouvrir leurs portes ? Si les populations mêmes qui avaient mêlé leur sang à celui des Carthaginois, les *coulouglis* de cet âge lointain, se courbaient avec tant de docilité sous le sceptre nouveau, que ne devait-on pas attendre de la race indigène ! Dépossédés jadis par Carthage, maintenus dans le respect de sa domination uniquement par la crainte, les Libyens accueillirent Agathocle comme un vengeur. Il ne restait plus à soumettre que les Numides.

Bien des armées, depuis que l'Afrique existe, se sont consumées dans cette entreprise. La soumission des Numides ne pouvait être, en tout cas, l'œuvre d'une campagne. Agathocle remit à son fils Archagathus le soin de contenir cette cavalerie nomade, qu'il était moins difficile encore de vaincre que d'atteindre, et, au printemps de l'année 307, il quitta les côtes de la Libye pour rentrer en Sicile. Sa présence y devenait de jour en jour plus indispensable. La mort d'Amilcar avait eu d'étranges conséquences ; les Carthaginois n'étant plus à craindre, les divisions intestines à l'instant reparurent. Il y a bien, convenons-en, quelque sujet d'être divisé, là où il y a presque autant de bannis que d'heureux citoyens assis à leur foyer. Les habitants de Syracuse qui étaient parvenus à franchir les murs de cette ville, le jour du grand massacre, se rassemblèrent sous un chef ; les Agrigentins voulurent, de leur côté, avoir leur général ; la campagne se trouva en proie aux bandes de partisans qui s'en disputaient la possession. Au plus fort de cette anarchie, Agathocle prit terre à Sélinonte ; il avait traversé le canal de Malte avec deux mille hommes d'infanterie, embarqués sur des navires, non pontés, mais rapides, — sur des pentécontores. — Le général Bonaparte ne déjoua pas la surveillance des croisières anglaises avec plus de bonheur et ne débarqua pas plus à propos à Fréjus. La Sicile revoyait son tyran après quatre années d'absence ; l'espoir rentra sur-le-champ dans son cœur. Agathocle ne lui ramenait cependant point une armée, mais la malheureuse île s'était habituée à n'attendre son salut que de la tyrannie.

L'ordre renaissait à peine sur ce sol bouleversé, qu'un cri de détresse, parti de la Libye, traversa les mers : Archagathus s'était fait battre par les Carthaginois. Agathocle chargea son frère Leptine de poursuivre la guerre en Sicile contre les mécontents et se tint prêt à passer de nouveau en Afrique. La flotte carthaginoise venait cependant de reprendre son poste devant Syracuse ; les

revers répétés infligés sur terre à Carthage ne lui avaient pas ravi. la suprématie maritime. Agathocle réussirait-il aussi bien cette fois à forcer le blocus ? Il attendait de la Tyrrhénie une escadre de dix-huit trirèmes et en tenait dix-sept autres équipées dans le port. Les navires tyrrhéniens se glissèrent de nuit le long de la côte, et la baie de Syracuse les reçut sous l'égide de ses catapultes, avant que les Carthaginois pussent les arrêter. Agathocle possédait désormais le moyen de combattre ; il résolut de tenter une sortie de vive force. Essayera-t-il de rompre la barrière en se ruant brutalement de toute sa vitesse sur la ligne de front que l'ennemi ne saurait manquer de lui opposer ? Ce moyen héroïque n'exige pas grand effort d'esprit, et Agathocle est, avant tout, un général ingénieux. Dès qu'il s'agit de stratagèmes, il faut, je le répète, toujours consulter les anciens. On peut dire qu'en paix comme en guerre, l'antiquité a passé sa vie à ruser. Agathocle partage ses forces en deux divisions. A la tête des dix-sept navires de Syracuse, il sort en plein jour du port ; les Carthaginois, ainsi qu'il l'a prévu, se lancent à sa poursuite. A peine ont-ils tourné leurs proues du côté du large, que les dix-huit vaisseaux tyrrhéniens se mettent à leur tour en mouvement. Agathocle guettait leur entrée en scène ; il fait soudain volte-face. L'ennemi se trouve pris non pas entre deux feux, mais entre deux rostres, ce qui est peut-être plus périlleux encore. Je n'ai jamais servi dans un port bloqué ; j'ai assisté, en revanche, à plus d'un blocus. Je déclare qu'une manœuvre analogue à celle d'Agathocle, si elle eût été tentée par les navires autrichiens que j'avais, en 1859, la mission de tenir enfermés dans le port de Venise, m'aurait fort embarrassé. Les Autrichiens disposaient de trois issues, dont une seule, il est vrai, était profonde : Chioggia, Malamocco, le Lido. — Agathocle semble n'en avoir eu qu'une, car personne ne nous dit qu'il sortit du petit port pendant que les Tyrrhéniens s'apprêtaient à sortir du grand. La déroute des Carthaginois fut complète. Resté maître de la mer, pourquoi Agathocle ne continua-t-il passa route ? pourquoi ramena-t-il sa flotte à Syracuse ? Agathocle jugea trop dangereux de laisser derrière lui, exposée à la famine, une ville qui était le berceau et le siège de son autorité. Il voulait s'occuper, en personne, d'en assurer le ravitaillement. Besoin n'était d'ailleurs de presser le commerce maritime de reprendre son cours. La voie libre et le chemin sûr, la navigation marchande ne demande pas autre chose. Au bout de quelques jours, l'abondance, que depuis longtemps Syracuse ne connaissait plus, régna dans la cité ; les campagnes seules continuaient de souffrir encore. Leptine reçut l'ordre d'aller offrir le combat aux Agrigentins et aux exilés, que l'imminence du péril mettait pour un instant d'accord. Les vieilles bandes de Syracuse dispersèrent sans peine ce rassemblement.

La Sicile était pacifiée, et cependant Agathocle différait encore son départ. Des sacrifices aux dieux, des banquets à ses amis, des supplices à ses adversaires, il ne lui fallait pas moins pour consacrer et sceller son triomphe. Enfin, il s'embarqua et alla rejoindre en Libye l'armée d'Archagathus. Tout était bien changé sur le théâtre de son ancienne gloire. Il ne trouva plus que des soldats affamés, en haillons, des soldats sourds aux ordres de leurs chefs. **Vous m'avez appelé, leur dit-il, me voici ! Êtes-vous prêts à me suivre ? Je vais vous conduire sur-le-champ à l'ennemi ; on ne sort de la situation où vous êtes que par la victoire.** Une acclamation unanime répond à ce bref discours. Les soldats, brandissant leurs armes, courent se ranger d'eux-mêmes en bataille. Il restait encore six mille Grecs, un nombre presque égal de Celtes, de Samnites, de Tyrrhéniens, dix mille Libyens et quinze cents cavaliers. La fidélité des Libyens était plus que douteuse. Les forces considérables que Carthage avait

rassemblées pendant l'absence d'Agathocle leur faisaient assez prévoir de quel côté pencherait la fortune, et il ne faut pas demander à des alliés de la veille de servir avec grand élan une cause qui tourné mal. Le combat s'engagea néanmoins ; les plus héroïques efforts ne purent assurer la victoire au parti le moins nombreux. Agathocle fut battu. Dès lors, il ne s'agissait plus de conquérir la Libye ; ce serait déjà beaucoup si l'on parvenait à sauver la Sicile. Les moyens de transport manquaient pour emmener les troupes. Agathocle résolut de s'embarquer secrètement avec quelques amis et avec son plus jeune fils, Héraclide. L'apparente défection du général n'était, à tout prendre, dans cette occasion, que l'impérieux devoir du souverain. Allez donc faire comprendre cette subtile distinction à des soldats ! Quand l'armée apprit le départ clandestin de son chef, sa consternation et sa rage furent portées au Comble. Elle courut aux tentes d'Archagathus et des principaux officiers, massacra tous ceux qu'elle soupçonnait d'avoir favorisé la fuite d'Agathocle et se hâta d'élire de nouveaux généraux. Carthage, encore émue de la redoutable invasion qui l'avait mise à deux doigts de sa perte, préparait heureusement à ces troupes mutinées un pont d'or ; elle offrit aux soldats, pour qu'ils missent bas les armes, 1.650.000 francs. Ceux qui voulurent entrer à son service furent enrôlés aux conditions magnifiques que Carthage faisait d'habitude à ses mercenaires, conditions qui lui assuraient sur tous les marchés d'hommes, en' Espagne, comme en Italie, comme en Grèce, une juste préférence. Quant à la portion de l'armée qui désira retourner en Sicile, le sénat de Carthage l'y fit transporter sur ses propres trirèmes et lui assigna pour résidence la Ville de Monte. Il la savait trop bien compromise par le sang qu'elle avait versé, pour conserver la crainte de la voir retourner d'elle-même sous le joug d'Agathocle. Ce fut ainsi que la grande colonie de Tyr échappa au plus sérieux danger qu'elle eût encore couru depuis son établissement sur le sol africain. Pendant quatre ans, son existence sembla ne tenir qu'à un fil.

CHAPITRE X. — LES LEÇONS D'AGATHOCLE.

On ne saurait trop admirer l'énergie, l'esprit de décision, la fécondité de ressources que sut déployer Agathocle dans le cours de sa mémorable campagne. Que manqua-t-il au tyran sicilien pour devenir le rival d'Alexandre ? Il lui manqua probablement d'être né sur le trône. On ne tient peut-être pas assez compte aux hommes qui n'ont dû leur élévation qu'à eux-mêmes, des difficultés qui ont entouré leurs premiers pas et qui les suivent jusque dans leur grandeur. *Si j'avais été mon petit-fils !* disait Napoléon parvenu au faite de sa puissance. Mais eût-il, dans ce cas, été Napoléon ? Nourri dans la pourpre, il aurait probablement possédé d'autres vertus ; il n'aurait pas eu celles que donne aux âmes bien trempées l'habitude de la lutte acquise dès le bas âge. Le centaure Chiron a fait l'éducation d'Achille ; les temps troublés font l'éducation des César, des Cromwell et des Bonaparte. Plus d'un germe alors peut périr étouffé ; la tige qui parvient à se dégager de la végétation touffue sous laquelle ont succombé les plantes plus délicates, montre, par cet effort même, qu'elle est faite pour étendre au loin son ombrage. Ne lui demandez pas la majesté sereine de l'arbre dont un air pur caressa, au sortir de terre, les bourgeons naissants. Entravée dans son premier essor, la sève puissante qui bout sous la rugueuse écorce ne cessera jamais d'avoir des transports indociles. Vous verrez grandir, d'un élan sublime, le maître impérieux de la forêt ; vous n'aurez pas le protecteur séculaire et patriarcal de la pelouse. Au pied d'un de ces chênes se tordront les vipères, — c'est déjà quelque chose ; — sous l'ombre de l'autre, auraient dormi, avec confiance et sécurité, les petits enfants.

Tous les peuples ont connu ces heures d'épreuve et de deuil où la tradition s'interrompt ; tous ont eu à pleurer quelque duc de Bourgogne ou quelque futur Marcellus :

*Nimium vobis Romana propago
Visa potens, superi, propria hæc si dona fuissent*

Rome, dieux immortels, vous eût sans doute paru trop puissante si elle eût conservé le présent que, dans votre clémence, vous aviez daigné lui faire.

L'heure est à ces rapprochements douloureux ; et, puisque l'histoire elle-même m'y convie, qu'il me soit permis, sans manquer aux devoirs de ma situation, d'adresser ici le tribut ému de mou fidèle respect à la grande et touchante infortune dont, le cœur navré, je n'ai pas été le dernier à prendre ma part. Les âmes généreuses, j'en suis sûr, me comprendront, et la générosité ne peut avoir cessé d'être une vertu française. *Cet humble Ilion, image de la superbe Troie*, qui emporta jadis, avec ses dieux lares, le culte et le regret de la patrie absente, est devenu le séjour des larmes : un soldat du cruel Ulysse lui-même en serait touché. Mon métier n'est pas de philosopher ; ce n'est pas pour cela que je fus envoyé, il y a plus d'un demi-siècle, à l'école navale. Je ne puis me défendre cependant de glisser quelquefois sur la pente où tant d'autres, qui ne s'y sont guère mieux préparés que moi, s'aventurent ; mais que vaut la philosophie dans de pareilles épreuves ? Qu'elle cède la parole à la chaire chrétienne : c'est de là seulement que tomberont les vraies consolations. Quiconque a souffert pensera comme moi. Il pourrait y avoir pour les heureux plus d'une religion ; le christianisme seul est la religion de la douleur. Je n'ignore pas qu'il est assez de mode aujourd'hui de se réfugier dans le panthéisme ; ma faiblesse ne saurait

s'accommoder d'un pareil asile. Que d'autres contemplent les cieux et y cherchent, dans une muette admiration, la main du Créateur ; la création, je n'essayerai pas de le cacher, ne m'a jamais attiré, que par les manifestations de la vie. Les caresses du chien, la gaieté des oiseaux, parlent plus à mon cœur que la pyrrhique éternelle des astres. Les fleurs et les arbres, ces êtres vivants d'un ordre inférieur, ont eux-mêmes leur langage : les points d'or qui constellent la voûte du firmament, je les interroge en vain ; ils se contentent de briller d'un éclat monotone et ne me rendent pas sensation pour sensation. Un beau jour, une nuit sereine, peuvent caresser mes sens ; ils ne ravissent pas mon esprit. Le culte de la matière a sa poésie peut-être : foin de cette poésie brutale qui voudrait me réduire au rôle d'atome ! L'homme est tellement resté pour moi le roi de l'univers, que j'ai quelque peine à me figurer l'auteur de là die sans le façonner à notre image. Je vois sans cesse ce principe suprême, attentif à nos actes, ne refusant son intérêt ni à nos travaux, ni à nos passions, ni à nos vertus. Je l'abaisse jusqu'à moi ; n'est-ce pas un détour pour m'élever plus sûrement jusqu'à lui ?

It must be so, Plato, thou reason'st well.

Ainsi parlait Caton, quand il songeait à échapper par la mort à la tyrannie de César. Caton cependant n'est pas au nombre des grands hommes dont je voudrais protéger la mémoire à outrance : il y a un coup de poing de trop dans sa vie.

Oui, Platon ! tu dis vrai, notre âme est immortelle !

est une belle parole, surtout quand on la prononce à deux doigts du trépas ; fermer le livre et se détourner pour frapper au visage un esclave attendri est une vilaine action. Le coup fut si violent, que le poing de Caton en demeura tout enflé ; il fallut qu'un médecin vînt panser, de son mieux, la honteuse blessure, et quand le dernier des Romains jugea le moment venu, quand il se voulut enfoncer son glaive dans la poitrine, la main endolorie, par un juste châtement, fit, imparfaitement son office. Caton d'Utique ne réussit pas à se tuer sur-le-champ. Il croyait ne laisser une leçon qu'à sa patrie ; il en laissait, une au monde. Le monde des anciens n'était fait ni pour le faible ni pour le pauvre. On y adorait la force, on y honorait l'orgueil ; on n'avait oublié qu'une chose : d'élever un autel à la douceur. Ce fut le christianisme qui se chargea de ce soin. Et vous vous étonnez que le monde soit venu baiser les pieds, les beaux pieds poudreux qui lui apportaient la bonne nouvelle ! Il est né un nouveau Dieu, le Dieu des esclaves et des humbles, le Dieu de ceux qui n'en avaient pas.

De retour en Sicile, Agathocle y retrouva l'anarchie. Il avait beau frapper, l'hydre gardait toujours quelque tête. Une fois encore le fils de Carcinus eut recours à son glaive, puis il reprit la cuirasse et la lance. Le général des bannis, Dinocrate, avait à cette époque une armée de beaucoup plus nombreuse que l'armée du tyran ; Agathocle réussit cependant à le vaincre. Le prestige d'une autorité dévolue par le peuple combattait pour le vieux lion, et les défections lui aplanirent la route. Impitoyable dans les heures de détresse, Agathocle eut le triomphe clément. Qu'on s'appelle Agathocle, Octave ou Henri IV, il faut toujours finir par le pardon. Dinocrate devint le plus fidèle allié et le meilleur lieutenant de l'irrésistible adversaire contre lequel il avait tenu trois ans la campagne. Ce fut lui qui rangea sous les lois d'Agathocle les forteresses et les villes obstinées dans la sédition.

Agathocle avait hâte de pacifier la Sicile, car il ne renonçait pas au projet de faire payer aux Carthaginois les frais de cette nouvelle guerre intestine ; son cœur ne dardait de haine que contre l'étranger. La haine ne tient lieu ni de bonnes armées, ni de vaillantes flottes ; ce n'est pas avec de la haine seulement qu'on passe en Libye. Agathocle imprima un redoublement d'activité aux chantiers de Syracuse. Bientôt il eut à ses ordres deux cents bâtiments à quatre, à cinq et même à six rangs de rameurs. Le poignard de Ravailac arrêta Henri IV au moment où il allait marcher à l'accomplissement [de la grande idée](#) ; le grain de sable de Cromwell suspendit les progrès du puritanisme ; un cure-dent empoisonné sauva peut-être Carthage, en terminant soudainement le règne d'Agathocle, l'an 289 avant notre ère.

Ce fils de potier, longtemps potier lui-même, garda le trône pendant vingt-huit ans, — dix ans de moins que Denys l'Ancien ; — il mourut à l'âge de soixante-douze ans. La Sicile perdait un maître, la démocratie voyait disparaître son dernier champion. Sparte déjà renaissait dans Rome, et ce peuple, nouveau, qui n'avait point encore de nom pour la Grèce, s'acheminait, d'un pas continu et sûr, vers l'extrémité de la péninsule italienne. Préparée au gouvernement des nations vaincues par la plus forte oligarchie qui fut jamais, Rome seule, en ce moment, pouvait sauver le monde ; les successeurs d'Alexandre n'étaient bons qu'à le perdre. Leurs divisions, leurs luttes, la corruption effrénée qu'ils encourageaient, auraient fini par rendre l'univers inhabitable. Rome, avec son humeur farouche et sa férocité, imposa le silence aux rhéteurs, la paix aux provinces, et, jusqu'au jour où la gangrène la gagna elle-même, retarda la dissolution de la société antique. Cette pause donna le temps au christianisme d'arriver. Les derniers vestiges de la dignité humaine furent protégés par l'orgueil du patricien, avant de l'être par la foi du martyr. Ce qui importe, c'est que l'homme se croie grand par son origine et aspire, par ses actes, à se montrer digne de cette grandeur. S'il se ravale lui-même, s'il se courbe à plaisir vers la terre, s'il lui semble puéril de vouloir relever le front, il faut s'attendre à le voir rapidement descendre au rang de la brute. Matière il sera, parce que matière il lui convient d'être. C'est une vase tenace dans laquelle il s'enfoncera peu à peu jusqu'au cou. Les tyrans mêmes ne l'en arracheront pas, car ces tyrans seront enfantés par sa pourriture. [Si Dieu n'existait pas](#), s'est écrié Voltaire, [il faudrait l'inventer](#). Si l'homme n'était pas immortel, il ne faudrait pas le lui dire, car cette croyance est le seul frein qui soit assez solide pour enchaîner sa voracité.

Nous ne pouvons écrire l'histoire qu'avec les documents contemporains qui sont venus jusqu'à nous. Ces documents exagèrent, souvent ; ils dénaturent même quelquefois. Agathocle n'est probablement pas le seul souverain, ayant eu à se plaindre d'être calomnié. Avec lui s'évanouit le suprême espoir que pût avoir la Sicile de conserver son autonomie. Le dictateur sanglant de Syracuse fit sans doute payer cher à ses malheureux sujets le bienfait de l'indépendance. Il frappa beaucoup, et à côté des massacres que Diodore de Sicile lui prête, les hauts faits de nos plus implacables terroristes pâlissent ; mais Diodore s'est borné à enregistrer des faits, qu'à la fin de son livre il déclare suspects. Ne soyons donc pas plus crédules que lui, nous risquerions de décourager les tyrans.

[Nul homme au rang des rois n'est jamais parvenu
Sans un talent sublime et sans quelque vertu.](#)

Sous ces méchants vers, que les quatre-vingt-quatre ans de Voltaire excusent, se cache, s'y l'on y veut bien regarder de près, un grand fonds de philosophie et de vérité. Mais que nous importe après tout la vertu d'Agathocle ? Voilà plus de

vingt siècles qu'il est allé demander **récompense ou justice** à celui qui l'avait envoyé. Ce que nous voulons de lui, ce n'est pas une leçon de morale ou de politique, c'est un enseignement maritime. L'expédition que tenta en Afrique l'habile aventurier est assurément la plus audacieuse et la plus habile opération que jamais chef d'armée ait conçue. Remarquons d'ailleurs à ce propos, la tendance constante de l'antiquité à choisir la mer pour chemin. Quand on songe à ce qu'on a pu faire jadis avec des trirèmes, on reste stupéfait en voyant le peu qui s'accomplit de nos jours avec les non veaux instruments que la science a mis dans nos mains. Je me souviens d'avoir entendu mon père regretter qu'on laissât nos moyens de débarquement inférieurs à ceux dont use, dans maint archipel de l'Océanie, la primitive industrie des sauvages. La double pirogue, accouplée par, quelques madriers jetés en travers, lui semblait de beaucoup préférable à nos chalands carrés que le moindre brisant submerge. Et voilà, rapprochement bizarre, que la traversée de Calais à Douvres s'opère aujourd'hui sur un assemblage amphisdrome, qui n'est, à tout prendre, que la reproduction de l'appareil employé, de temps immémorial, par les naturels des îles Viti. Deux coques parallèles sont unies par un pont commun ; l'intervalle qui les sépare est occupé par une roue gigantesque. Quatre cheminées couronnent l'édifice monstrueux ; on dirait une citadelle flottante qui s'avance : ce n'est cependant qu'un navire de sept pieds à peine de tirant d'eau qui sort ainsi, à toute vapeur, des jetées ; il est vrai que ce navire étrange est animé d'une vitesse de treize milles à l'heure et qu'il serait de force à porter sur sa plate-forme un régiment. Le paquebot n'aurait-il pas, par hasard, montré ici la voie à la flottille ? Le type longtemps rêvé par mon ardeur inquiète va-t-il enfin surgir, comme Aphrodite, du sein de cette écume ? Je le souhaite de grand cœur, et ; qui plus est, je l'espère. Deux tubes creux et insubmersibles, un plancher supporté par deux pirogues de tôle, nous faut-il davantage pour jeter sur la rive des soldats, des canons, et même au besoin des chevaux ?

L'héritage d'Alexandre est de nouveau ouvert ; les capitaines qui veulent en prendre leur part ne s'appellent plus Antigone, Cassandre, Séleucus ou Ptolémée ; les noms n'y font rien, l'ambition est restée la même. Quand les soleils se heurtent, la pression est à craindre pour les planètes voisines ; munissons-nous, pendant qu'il en est temps encore, d'une bonne provision d'élasticité, nous en aurons peut-être besoin plus tôt que nous ne le pensons. Des flancs déjà meurtris ne, sauraient être trop soigneusement gardés des effets inconnus d'un second choc. Oh ! Je temps périlleux que celui où le ciel nous fit naître ! Le darwinisme a trouvé en politique même des adeptes ; et, sous prétexte de lutter pour l'existence, -on supprimé aujourd'hui, avec une légèreté que les siècles précédents n'avaient pas connue, l'existence des autres. Soyons donc forts, puisqu'on ne peut plus, être assuré de vivre, si l'on se résigne à demeurer faible ! Forts ? à quelles conditions, me demanderez-vous sans doute, peut-on l'être ? combien de millions de soldats faut-il aujourd'hui pour faire une armée ? La question fut, on s'en souvient, posée, il y a déjà plus de dix ans, à Compiègne. Je réponds : **Les soldats sont le bouclier ; nous avons deux mains : placez dans l'une de ces mains le javelot, si vous n'y voulez placer la sarisse. Les coups de la marine peuvent atteindre l'ennemi à distance ; pourquoi négligeriez-vous un si vigoureux moyen d'action ?**

Chaque année voit s'exécuter, sur une portion de notre territoire, ce qu'on est convenu d'appeler les grandes manœuvres d'automne. A-t-on jamais songé à combiner, dans ces simulacres de guerre, l'action de la flotte et l'action de l'armée ? A-t-on prolongé, durant des mois entiers, jusqu'au complet épuisement

du charbon, un blocus fictif ? A-t-on appris à nos coûteux vaisseaux comment on se garde quand il faut croiser à portée des arsenaux ennemis et des bâtiments-torpilles ? Nos avisos ont-ils pu étudier de quelle façon doit se pratiquer le difficile et si important métier d'éclaireurs ? Le débarquement des troupes, des canons, des chevaux, a-t-il fait le moindre progrès depuis la guerre de Crimée ? Toute campagne d'évolutions qui n'est pas la répétition, dans ses détails multiples et dans ses phases diverses, d'une campagne de guerre, me paraît destinée à porter de médiocres fruits. Des amiraux illustres se sont, depuis vingt années, succédé à la tête du département de la marine ; ils savaient, je m'en rends garant, beaucoup mieux que moi comment il eût fallu s'y prendre pour obtenir de plus riches moissons. Ils ont eu la prudence, sage prudence que de tout point j'approuve, de ne pas ouvrir un sillon qu'ils n'étaient pas certains de conduire jusqu'au bout. Le grain qu'ils y eussent jeté, ils l'auraient très probablement vu étouffé dans son germe par quelque gelée précoce ; mieux valait garder, pour de meilleurs jours, la semence. L'instabilité ministérielle nous a fait plus de tort que la prétendue routine des bureaux. Les bureaux, au milieu de nos perpétuelles révolutions, ont deux ou trois fois sauvé la France. Mais le temps nécessaire aux réformes, le temps nécessaire au progrès, à qui, jusqu'à présent, l'avez-vous donné ? à qui vous proposez-vous de l'accorder enfin ?

Je ne connais qu'une nation au monde qui ait su faire un sérieux et intelligent usage des loisirs d'une longue paix. Quand cette grande et vaillante nation, — je dis *grande et vaillante*, car au jeu de la guerre, comme aux autres jeux, il faut rester beau joueur ; le dépit ne répare rien, — quand l'Allemagne, en un mot, dut passer soudainement du champ de manœuvre au champ de bataille, ses soldats ne s'y présentèrent pas étonnés. Entre les exercices qui les avaient périodiquement rassemblés et le combat auquel on les conduisait, la différence était à peine sensible ; il n'y avait que le danger de plus. C'est encore un des heureux effets de la discipline de pouvoir rendre de jeunes troupes, ou, pour parler plus exactement, de vieilles troupes qui n'ont pas encore vu le feu, indifférentes, en apparence, au danger : nous en avons eu le spectacle et la preuve à l'Alma. La paix n'amollit donc pas nécessairement les races qui sont nées, par tempérament, belliqueuses. Minerve ne sortit-elle pas un jour tout armée du cerveau de Jupiter ? Nous la croyions tranquillement occupée à tourner ses fuseaux quand elle apparut, la menace au front et la lance en arrêt, sûr nos frontières.

Restons chez nous et filons de la laine, mais n'oublions pas pour cela l'exemple d'Agathocle.

FIN DE L'OUVRAGE